

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

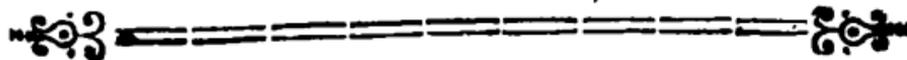
**DEDIE AU ROI.**

OCTOBRE 1758.

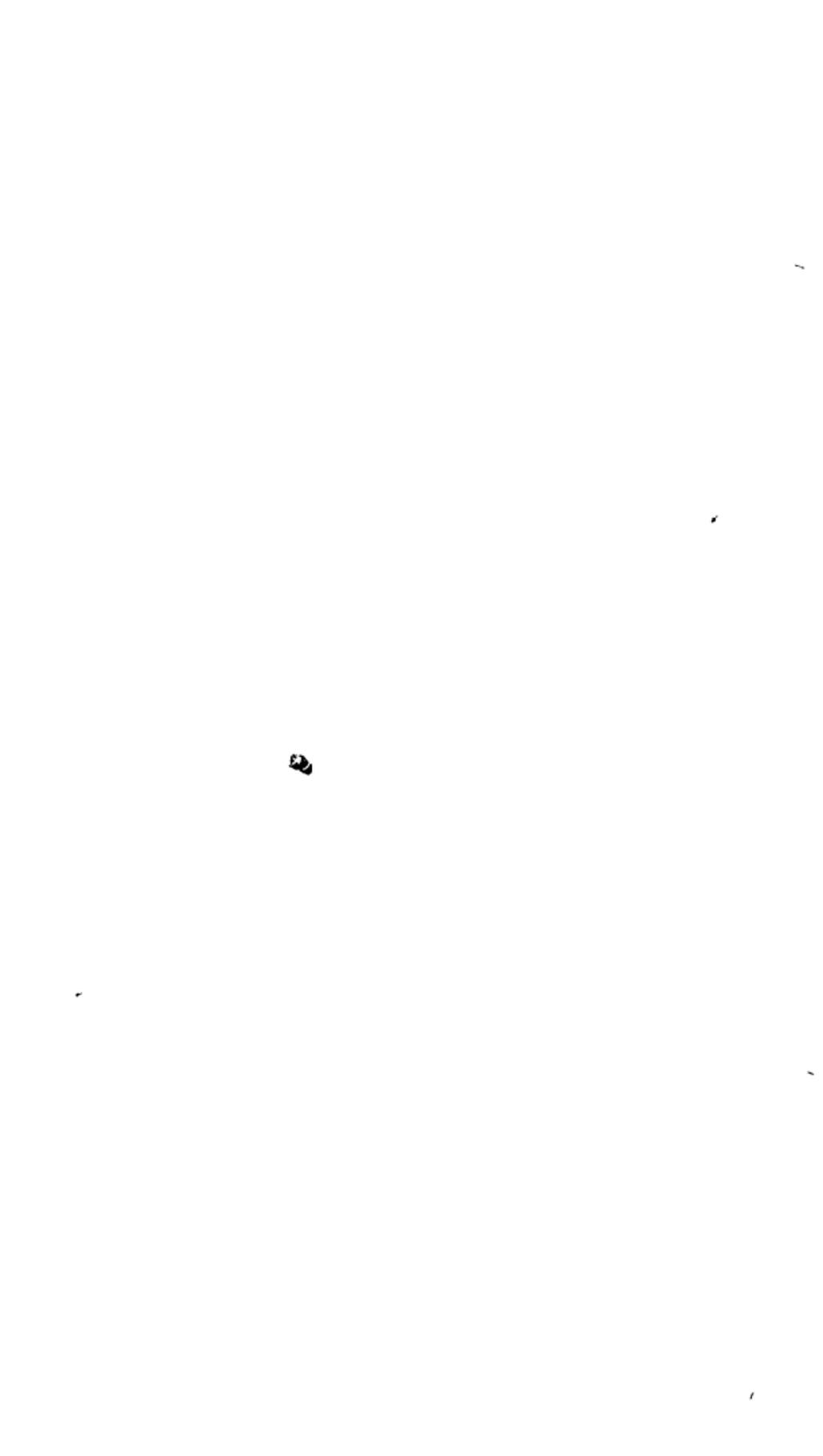


NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M DCC LVIII.

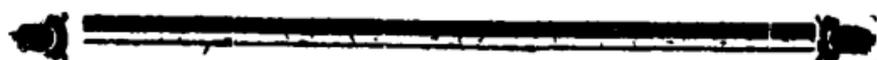




# JOURNAL

## HELVETIQUE,

OCTOBRE 1758.



### COURTE

#### REMONTANCE

*D'un Saint Apôtre aux Nations Chrétiennes,  
qui sont actuellement en Guerre, Jaq. IV.  
I. 2. 3.*

**A**PRE'S tant de Sang répandu, sur la Terre & sur l'Onde, dans l'un & l'autre Hémisphère, après tant de désolations de Villes & de Provinces, qui fument de toutes parts, pourroit-on espérer, que les Nations Chrétiennes, actuellement en guerre, voulussent enfin rentrer en elles mêmes, & suspendre leurs ravages, pour écouter la voix impartiale d'un Saint Apô-

tre, qui leur crie, ô Nations ! *D'où viennent parmi vous les Guerres & les Combats ? N'est-ce pas de vos plaisirs (1) sensuels, qui allument la Guerre entre vos Membres ?* Remontez, leur veut-il dire, à la première origine, à la véritable source de ces bruyans débats, pour lesquels vous avez déjà prodigué tant de Trésors, & fait périr tant de milliers d'Hommes. Quels en sont les principes ? Ne sont-ce pas les Voluptés, les Plaisirs dont vous êtes idolâtres ? Acoutumez à satisfaire vos passions, votre luxe, votre orgueil, votre ambition, votre avarice, vous voulez à quelque prix que ce soit, les contenter ? N'est-ce pas de-là que dérivent ces jalousies de comerce, ces rivalités de puissance, qui déchirent les tendres liens de l'Humanité, & portent les divers Peuples, qui sont autant de Membres de la République Chrétienne, à se faire mutuellement de si cruelles blessures ?

(2) *O Nations ! Vous desirez le bien d'autrui, & vous ne possédez pas le vôtre. Au lieu de jouir paisiblement, chacun dans son País, des biens précieux, que la main libérale du Très-haut, a distribuez à vos divers Etats, vous ne voyez que d'un œil d'envie, la prospérité & les avantages de vos Voisins, & vous quittez vos Foyers, pour*  
**vous**

vous courir-fus les uns les autres, jusques dans les Climats les plus éloignez, & parmi les Peuples les plus sauvages. *Vous êtes homicides* : Vous continuez, au mépris des Loix Divines, naturelles & révélées, des Guerres meurtrières que vous auriez sagement prévenues par des voies de conciliation, d'équité & de justice, & que vous termineriez bientôt à l'aimable, si respectant les droits de l'Humanité, vous craigniez de faire tort aux autres Etats, & si vous aviez véritablement à cœur de procurer leur avantage, autant que vous le pourriez raisonnablement. *Vous êtes aussi Zélateurs*. Malheureusement divisez en différentes Sectes, qui se haïssent cordialement, vous faites toujours entrer pour quelque chose la Religion dans vos quèrelles. Si vôtre Religion étoit la vraie Fille du Ciel, n'adouciroit-elle pas vos mœurs ? Mais combien est petit le nombre de ceux qui donent à leurs Enemis des marques d'une piété tendre & compatissante ? Ne prenez vous pas souvent vos fureurs, pour des mouvemens de zèle, dont Dieu doit vous tenir compte, & qu'il ne peut que couronner enfin de Victoires éclatantes ? *Cependant* les Evénemens dispensés par la sage Providence, ne devoient-ils pas vous défabuser ? *Vous ne pouvez venir à bout de vos des-*

*seins.* Vos plus brillans succès, de part & d'autre, sont tellement balancez par des revers, que vous vous trouvez toujours également éloignez du but où vous aspirez, d'imposer en Vainqueurs la Loi à vos Enemis, *Vous combattez & vous faites la Guerre; mais vous n'obtenez point de Victoire décisive; parce que vous ne la demandez pas.* On vous voit livrer Batailles sur Batailles: A vos précédentes Expéditions belliqueuses, vous en ajoutez continuellement de nouvelles; mais vous n'obtenez point la Paix glorieuse & avantageuse que vous vous proposez; parce que vous ne la demandez pas au Souverain Arbitre de l'Univers. Vous attendez tout de vos forces de Terre ou de Mer, de l'habileté de vos Généraux, du nombre & de la valeur de vos Troupes, de la prudence de vos Conseillers, & de votre propre Sagesse; & vous n'implorez point, avec les dispositions convenables, le secours de celui qui seul peut bénir vos Armes. Aussi laisse-t-il afoiblir & consumer les uns par les autres.

(3) *Vous demandez ô Nations! & vous ne recevez point; parce que vous demandez mal, & pour l'employer à vos Voluptez.* Que si, las enfin & épuisez d'Argent & d'Hommes, par des Guerres si dispendieuses & si rui-

ruineuses , vous demandez à Dieu les biens de la Paix ; il n'exauce point vos prières , parce qu'elles ne sont pas telles qu'elles devroient être , pour trouver accès auprès de lui. Interrogez vos Consciénces ; sondez les dispositions de vos Cœurs : Quel usage feriez-vous de ces biens tant desirez , si Dieu les açoit à vos Vœux ? Les emploieriez-vous d'une manière plus sainte qu'au paravant ? Ne serviroient-ils plus à corrompre vos mœurs , à nourrir & à entretenir votre oisiveté , votre mollesse , votre orgueil , votre luxe , votre sensualité , votre avarice , & toutes vos autres Passions dérèglées ? Seriez-vous plus riches en bones œuvres , plus prompts à contribuer à des Etablissémens utiles , au dedans & aux dehors , plus empressez à avancer la Gloire de Dieu , à édifier les autres Homes , & à travailler à votre Salut ? Saint Paul dit expressément , que les Chrétiens des derniers tems aimeroient les Voluptés , beaucoup plus que Dieu (\*). Si tel est votre Caractère , faut il être surpris que Dieu vous refuse , ce que vous ne demandez que pour l'employer à vos Voluptés ?

---

(\*) II. Tim. III. 4.



## REFLEXIONS

*Sur diverses Erreurs des Philosophes Paiens, qui choquoient les Perfections de Dieu, & sur le fondement desquelles l'Apôtre S T. PAUL leur reproche d'être devenus insensés par principe de Sagesse. R O M. Ch. I. v. 22.*

**O**N a souvent outré la censure contre les Paiens, sur l'Article des Idoles ou des fausses Représentations de la Divinité, tandis qu'on l'a fort énermée sur l'article, bien plus grave, des procédés insensés ou vicieux, dont ils l'ont chargée en la personne de leurs Divinités. Livrés à eux-mêmes, il ne leur avoit été fait aucune défense positive d'Idolatrie. La Raïson seule pouvoit leur apprendre que la Divinité, n'étant ni bornée ni matérielle, ne pouvoit être représentée par des choses qui tombent sous les sens; mais ils ne l'avoient point assez cultivée pour cela: L'usage de l'Idolatrie s'étoit introduit parmi eux insensiblement, dans les tems de la plus crasse ignorance, & se soutenoit par la force de l'habitude & du préjugé. Ils étoient

étoient condamnables sans doute ; je ne prétends pas les excuser ; mais ils l'étoient moins qu'on ne pense comunément , parce que , c'étoit chez eux une erreur de l'Entendement plutôt qu'un Vice : Ce n'étoit pas manque de respect pour la Divinité , mais un respect mal entendu & mal dirigé. On a très judicieusement observé , qu'ils distinguoient un Dieu suprême des Dieux qu'ils apelloient subalternes , auxquels ils n'attribuoient qu'une Divinité précaire ; & malgré les abus qui se sont glissés par la corruption , dans leurs Apothéoses , elles n'étoient originairement d'estinées qu'à célébrer la Gloire du Dieu souverain , dans la Mémoire des Héros , qui en avoient été les Images vivantes les plus sensibles.

Mais exercés dans la conoissance des choses , qui sont du ressort du Cœur & de la volonté , sur la Justice & la Bonté , dont ils conoissoient la nature , les droits & la nécessité , ils étoient tout autrement condamnables d'attribuer à la Divinité , ce qui est jugé digne de blâme ou de mépris chez les Homes , & c'est sans doute de cette fausse sagesse dont ST. PAUL veut parler , quand il dit , qu'elle les a rendus *insenses* , jusques à leur faire changer la gloire de Dieu incorruptible en

*la ressemblance de l'Image de l'Homme corruptible & des Animaux.*

L'exemple de la Divinité a plus d'influence qu'on ne croit sur la conduite des Hommes; Le même Apôtre dit, qu'un jour nous lui serons faits semblables, par cette raison bien remarquable, c'est que nous la verrons telle qu'elle est. Il importoit donc extrêmement de la voir au naturel, c'est à dire d'en avoir de saines & justes idées, pour lui être faits semblables en Justice & en Sainteté; & c'est ce dont les Philosophes Payens s'éloignoient eux mêmes, par les perpétuelles comparaisons qu'ils faisoient entre la Divinité & les Grands de la Terre, souvent corruptibles & plus souvent encore corrompus, & les droits ou prétentions de l'une & des autres. On peut en juger par quelques traits de leur Doctrine que je raporte ici,

I. Ils disoient que les Dieux avoient créé sur la Terre des biens pour la nourriture de l'Homme, en telle abondance, qu'il n'y avoit aucune proportion, même avec le nombre possible de ses Habitans; mais que les premiers Hommes avoient détruit par le feu, l'excédent de leur nécessaire, come une profusion superflue & inutile. (\*)

II. Que

---

(\*) Un Etre sage proportionne les moïens à la fin qu'il se propose. La Bonté excessive est un mal.

II. Que les Dieux avoient été très mécontents de cette conduite des Hommes; & qu'à ce sujet, ils s'étoient tellement aigris contre les choses inanimées, qu'ils avoient résolu de bruler le Feu dans la Mer, & de consumer leur propre demeure, la Voie-Lactée, les douze Signes du Zodiaque, les sept-Planettes & toutes les Constellations du Nord & du Midi (\*).

III. Ils enseignoient, que la propriété absolue est un droit inaliénable chez les Dieux, dont ils n'ont pu se délistier par aucune concession envers qui que ce soit; qu'ainsi l'Homme n'a point été fait capable de propriété, & que c'est un blasphème de le dire (\*\*).

IV. Qu'un Esclave a le droit de se vendre parce, *disoient-ils*, qu'un certain nombre d'Esclaves de JUPITER, s'étant vendus à un autre de ses Esclaves, ce Dieu se crût obligé

(\*) Ainsi CYRUS punit l'*Euphrate* en le divisant en plusieurs branches, & XERXES enchaina la Mer.

(\*\*) Cette Doctrine autoriseroit la tyrannie & l'injustice, & établiroit dans le Monde un désordre systématique, dont l'idée seule fait frémir. Elle entraîne d'ailleurs des conséquences injurieuses à la Divinité.

gé de les racheter , pour avoir de nouveau sur eux un titre de propriété légitime.

V. Ils disoient que l'Homme est incapable de faire du bien , & que cependant les Dieux lui imposent la nécessité de bien faire , sous les peines les plus rigoureuses.

VI. Que les Dieux aiment la Vertu , & détestent le Vice ; qu'ils voient tout ; qu'ils peuvent faire tout ce qui leur plaît , & empêcher tout ce qui pourroit leur déplaire , & que cependant la Terre est couverte de Malfaiteurs à la malice desquels les Gens de bien sont abandonés ; que les Dieux les laissent prospérer dans leur méchanceté , pour les en punir dans la suite.

VII. Que la cruauté des Hommes est une preuve de la malédiction des Dieux sur ceux contre lesquels elle s'exerce : *Vous êtes maudits* , disoient-ils à la race des Anciens *Troïens ; vous êtes maudits des Dieux ; en voulez vous la preuve ? C'est que nous avons renoncé envers vous à tout principe , & à tout sentiment d'humanité.*

VIII. Ils disoient que les Dieux sont à l'abri de toutes les atteintes de l'impiété & de l'injustice des homes , & que cependant ils en sont personnellement offensés.

IX. Que les Dieux ne pouvoient avoir  
égard

égard aux bonnes mœurs, que par la vertu magique de certaines corporations.

X. Qu'ils aiment les louanges & les hommages des Hommes, quoique cela ne leur fasse ni peine ni plaisir.

XI. Ils disoient que les Dieux ne jugeoient pas de la moralité des actions humaines par leur valeur intrinsèque, mais par leur autorité & la disposition de leurs Loix.

XII. Ils établissoient pour Maxime de ne pas juger de l'importance des Dogmes de la Religion par les effets moraux qui peuvent & doivent naturellement en résulter, & conséquemment ils tenoient pour fondamentaux les plus abstraits & les plus stériles.

XIII. Ils enseignoient qu'on se rend plus agréable aux Dieux, par l'Entendement & l'Imagination, que par le Cœur, parce qu'entre les Vertus morales, les Dieux tiennent l'Entendement & l'Imagination pour les plus excellentes.

XIV. Que la perfection de la reconnoissance envers les Dieux, ne se réduit point à tirer tout le profit possible du Bienfait reçu, mais à en avoir & à en manifester le sentiment, ou nécessaire, ou impossible.

XV. Que les Dieux veulent qu'on fuie les mauvaises Compagnies, sans avoir mauvaise

vaife opinion de qui que ce foit , & qu'on aime les Méchans fans les eftimer.

XVI. Ils difoient que la volonté & l'action font produites en l'Home par une caufe externe & indépendante de lui , & que cependant il eft refponfable de ce qui en réfulte.

XVII. Que les Dieux n'ajugent pas le bénéfice de la Loi à ceux qui l'obfervent , mais qu'ils le leur acordent par grace gratuitement (\*).

XVIII. Que les Dieux puniffent fimplement pour punir , lorsque l'état des chofes eft tel , que la punition ne peut produire aucun effet falutaire.

XIX. Ils foutenoient que les Dieux ont un droit de clémence arbitraire fur les méchans , pour punir les uns , & pardonner aux autres , felon leur bon plaifir , fans partialité.

XX. Que la Justice diftributive eft arbitraire aux Dieux , qu'ils font libres de la rendre ou de la refufer.

XXI. Que devant le Tribunal des Dieux, la Partie fifcale peut feule conclure, non  
pour

Excélent moyen pour perfuader à ceux qui font élevez en Autorité, qu'ils ne font point obligés à tenir leurs engagemens envers leurs Inférieurs,

pour la réparation envers la Partie lésée, mais pour l'effet de la sanction de la Loi; & que la punition du coupable, inutile à la Partie lésée, est une réparation parfaite.

XXII. Que la réparation envers la Partie lésée ne répare pas la lésion, mais qu'elle subsiste encore envers les Dieux, par forme de droit de régale.

XXIII. Que la Loi de la nature est insuffisante pour rendre les Dieux favorables à l'Homme; parce, *disoient-ils*, qu'elle fut autres-fois mal entendue, & mal observée.

XXIV. Que le Bon-Sens & la Raison ne sont pas des Flambeaux divins & assurés, quoi qu'ils viennent des Dieux; mais qu'il faut en rectifier & épurer la lumière par celle de leurs Oracles, lesquels on peut suffisamment entendre, à l'aide & par le secours de la Raison & du Bon-Sens (\*).

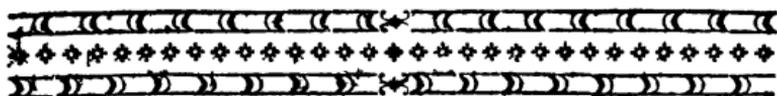
Telle étoit la Doctrine, non d'un SOCRATE, d'un PLATON, d'un CICERON, d'un SE'NEQUE &c. mais des Philosophes d'un ordre inférieur, qui pour être plus attachés aux mêmes observances du Paganisme, n'en avoient que plus d'ascendant sur l'Esprit de leurs Disciples, trop acou-  
tumés

---

(\*) Cette proposition a tout l'air d'un véritable Cercle.

tumés a jurer, come on dit, *in verba Magistri*: Aussi produisit-elle son fruit. Les Empereurs, autorisés ou affermis par l'exemple de leurs Dieux dans leurs Volontés arbitraires, eurent bientôt des Imitateurs en leurs Officiers. Le Roi donne le ton à la Cour, la Cour à la Ville, & la Ville à la Campagne. L'Esprit d'Arbitralité, Enfant de l'Idolatrie de soi même, s'étendit au long & au large, & s'est perpétué de manière, qu'il n'est pas de Maire de Village, que dis-je, pas de Gentilhatre, pas de Particulier ignoré, qui ne prétende au droit de penser, d'agir & de comander arbitrairement; sinon dans le Public, quand il manque d'autorité; au moins dans l'intérieur de son Domestique, où son Autorité n'est pas conteltée: Ce qui justifie la pensée de l'Apôtre, savoir, qu'ils sont devenus insensés par principe de Sagesse.





## A MRS. LES EDITEURS,

*A l'ocasion d'un Article concernant SAURIN,  
inseré dans les Oeuvres de Mr. D. V.*

M E S S I E U R S ,

**I**L feroit bien à souhaiter que l'on pût une fois convaincre les homes, mais les convaincre d'une manière efficace, que toutes les lueurs de l'Imagination, que l'on vénère, particulièrement dans ce Siècle, sous le beau nom d'*Esprit*, sont plus dangereuses qu'utiles. Elles sont la source de mille folles pensées, de mille raisonemens absurdes, de mille suppositions hazardées & destituées de fondement. Elles éblouissent un Auteur & en imposent à ses Lecteurs, du moins à ceux qui en font plus de cas que d'un Jugement droit & solide. Mais jamais elles ne sont plus dangereuses, que lorsqu'elles sont l'apanage d'une Imagination hardie, qui s'est mise au dessus de tout égard pour les Vérités de la Religion, & qui se croit autorisée à dire tout ce qui lui plait, par l'éclat d'une grande réputation.

Je vais, *Messieurs*, le justifier par un

A a

mor.

morceau tiré de la dernière Edition faite en Hollande des Oeuvres de Mr. D. v. Tom. VII. pag. 298. dont je vais transcrire ici mot à mot une partie & autant, que cela fait à mon but. Ce sera come le Texte de mes Réflexions.

Ce célèbre Auteur y fait l'Eloge de JOSEPH SAURIN. „ Il faut savoir, *dit il*, que dé-  
 „ gouté de son Ministère, livré à la Philo-  
 „ sophie & aux Mathématiques, il avoit  
 „ préféré la France sa Patrie, la Ville  
 „ de Paris & l'Académie des Sciences au  
 „ Village de Berchier. Pour remplir ce  
 „ dessein, il avoit falu rentrer dans l'Eglise  
 „ Romaine, & il y rentra dès l'année 1690.  
 „ L'Evêque de Meaux, BOSSUET, crût avoir  
 „ converti un Ministre, & il ne fit que ser-  
 „ vir à la petite fortune d'un Philosophe. . .  
 „ JOSEPH SAURIN mourut en 1737. en  
 „ Philosophe intrépide, qui conoit le néant  
 „ de toutes les choses du Monde, & plein  
 „ du plus profond mépris, pour tous ces  
 „ vains préjugés, pour toutes ces disputes,  
 „ pour ces opinions erronées, qui surchar-  
 „ gent d'un nouveau poids les malheurs  
 „ inombrables atachés à la vie humaine.  
 „ Depuis que cet Article a été composé,  
 „ *continue-t-il*, j'ai eû en main la Déclara-  
 „ tion suivante. Elle doit fermer la bouche

» à ceux qui ont voulu décrier ce Philoso-  
» phe.

» Nous les Pasteurs de l'Eglise de *Lausanne*,  
» Canton de *Berne en Suisse*, déclarons, que  
» requis de dire ce que nous pouvons savoir  
» d'une accusation intentée contre feu Mr.  
» SAURIN, ci-devant Pasteur de la Baronie de  
» *Berchier* au Bailliage d'*Yverdon*, & tou-  
» chant une Lettre imputée aud. Sr. SAU-  
» RIN, dans laquelle il paroît s'accuser d'ac-  
» tions criminelles & honteuses, lad. Lettre  
» & lad. Imputation étant imprimées, dans  
» des Supplémens de *Bayle* & de *Moréri*,  
» nous déclarons n'avoir jamais vû l'Orig-  
» inal de la prétendue Lettre, ni connu per-  
» sone qui l'ait vûe, ni oui dire qu'elle ait  
» été adressée à aucun Pasteur de ce Pais,  
» en sorte que nous ne pouvons qu'improu-  
» ver l'usage qu'on a fait de lad. Pièce. En  
» foi de quoi nous nous sommes signés ce 30.  
» Mars 1757. à *Lausanne*.

A. D. C.

» Premier Pasteur de l'Eglise de *Lausanne* & Doïen.

N. P. D. B. »

» Premier Pasteur de l'Eglise de *Lausanne*.

D. P. Pasteur.

C'est là un de ces traits hardis d'une Ima-  
gination échauffée par un goût décidé pour

le Déisme, j'ai presque dit, l'Athéisme. L'on y fait passer l'action d'un Home, qui sacrifie tout à une petite Fortune, qui se moque également de toutes les Religions, qui en impose par son hipocrisie aux personnes les plus respectables, come l'action d'un vrai Philosophe & d'un Home qui surpasse infiniment les autres par la sublimité de son Génie & de ses Lumières. *L'Evêque de Meaux, Bossuet, crût avoir converti un Ministre & il ne fit que servir à la petite Fortune d'un Philosophe.* Je ne veux pas insister sur la contradiction qu'il y a à représenter SAURIN come un Philosophe, qui conoit tout le néant des choses de ce monde, & qui cependant ne se fait aucun scrupule de changer de Religion, pour se faire une petite fortune. Peut être Mr. D. V. se sauveroit-il en disant, qu'il ne sentit le néant de toutes les choses du Monde, que dans le moment de sa mort. Il devra du moins avouer, qu'avant ce temps-là il méritoit peu les Eloges qu'il lui done & à sa Philosophie, puisqu'il étoit si passionné pour une petite Fortune, qu'il ne se fait aucune peine d'un Acte, qui passe même pour infame, parmi tous ceux qui se piquent tant soit peu de sentiment, & qui l'est réellement, lorsqu'il n'est pas l'effet de la conviction. Vous sentés bien, MESSIEURS, que je  
veux

veux parler du *changement de Religion* & que je me contente de cette raison, parce qu'il y a des gens avec qui il ne convient pas d'en employer d'autres. Il est vrai aussi qu'il se pourroit, que Mr. D. V. pensât qu'un Philosophe doit se mettre au dessus du jugement des autres, regarder avec un profond mépris tout ce qu'ils peuvent penser, ou ne le respecter, qu'autant que cela sert à faire fortune.

Mais ce qui mérite plus d'attention, c'est le portrait qu'il fait de JOSEPH SAURIN mourant. *C'est un Philosophe intrépide, qui conoit le Néant des choses du Monde, & plein du plus profond mépris pour tous ces vains préjugés, pour toutes ces disputes, pour ces opinions erronées; qui surchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables attachés à la vie humaine.* Zélés Défenseurs de la saine Doctrine de Mr. D. V. vous qui, pleins de respect pour la Religion, ne laissés pas d'être les Panégyristes des Pensées de cet Homme incomparable par les faillies de son Esprit & par le défaut de son Jugement, décidés quels peuvent être ces vains préjugés, ces disputes, ces opinions erronées; mais en faisant cette décision, ne venés pas nous prôner une charité funeste & scandaleuse, qui ne tend pas à moins, qu'à faire avaler à

longs traits le venin de l'Irréligion & de l'Impiété. Ce qui rend SAURIN intrépide à l'article de la mort, ce n'est pas sans doute, sa Foi vive, ni ses Espérances solides; c'est qu'il regarde avec mépris & un mépris profond, les opinions, qui tourmentent les Homes à l'article de la mort, (car il ne peut s'agir que de celles-là, relativement à un Home dans l'état où se trouvoit SAURIN,) ces opinions erronées, ces vains préjugés, ces disputes sur un état avenir; sur un Jugement, sur un Paradis & un Enfer, qui en éfet surchargent d'un nouveau & terrible poids les malheurs inombrables attachés à la vie d'un Home, qui a une mauvaise Conscience.

Remarqués que cette explication s'accorde parfaitement avec le Caractère que Mr. D. V. vient de donner de SAURIN. Un Home qui change de Religion dans la vue de se faire une petite Fortune; un Home qui se joue d'un des plus grands Prélats de la Comunion qu'il embrasse, qui pousse l'hipocrisie jusques à faire le Profélite convaincu de ce qu'il ne croit point, doit éfectivement être rempli du plus profond mépris pour les Dogmes de la Religion, ne les regarder que comme de vains préjugés & des opinions erronées. Je dis plus, il doit avoir étouffé tout senti-

sentimens d'honneur, de probité & de vertu. Tel est le Philosophe de Mr. D. V.

Après le portrait affreux que le Panégyriste de SAURIN vient de tracer de son Caractère, car nous ne parlons qu'après lui & nous lui abandonons le soin de justifier ce qu'il avance; après, dis je, ce portrait, il paroît fort inutile de vouloir le disculper des imputations odieuses & des crimes honteux dont il a été chargé. Mr. D. V. dans ce peu de mots a renchéri sur tout ce qu'on a pû dire de son Philosophe, & il a prêté une nouvelle force à toutes les acufations faites contre lui. Sera-t-il en éfet extraordinaire, qu'un Homme capable de faire à dessein & de propos délibéré tout ce que l'on vient de dire de SAURIN, dans la vûe de se procurer une *petite Fortune*, se livre au desir de s'emparer du bien de son Prochain? Il avoit donc une forte envie de faire fortune; c'étoit sa passion dominante; il n'étoit plus retenu ni par la crainte d'un avenir redoutable, ni par les reproches de la Conscience, qui n'est qu'une Causeuse, ni même par la considération du jugement, que les gens d'honneur pourroient porter sur son Compte. Qu'est-ce donc, Mr. le Panégyriste, qui auroit pû subjurer sa passion pour les biens de la Fortune? Je ne conois point d'autres motifs, qui puissent

détourner les Hommes de se livrer à leurs passions, que ceux que l'on enlève à SAURIN, si vous en exceptés les Suplices de la Justice humaine, qui encore sont très insuffisans pour certaines personnes, come une malheureuse expérience ne nous l'apprend que trop. Dans quels égaremens ne jettent pas les lueurs de l'Imagination, lorsqu'elles ne sont pas dirigées par le Jugement! Mr. D. V. veut faire l'Eloge de son Ami, le justifier des acufations intentées contre lui, & il prête des armes à ses Enemis & renchérit sur leurs acufations.

Passons cette contradiction à l'Auteur; il seroit bien heureux, s'il ne fut jamais tombé dans de plus grandes. Mais vous avoués du moins, Mr. le Panégiriste, qu'il est bien humiliant pour celui que vous avés pris sous vôtre protection, que l'on soit encore obligé, après environ 70. ans, de chercher de nouvelles preuves pour le justifier d'un crime si honteux. Il faut que vous soies bien convaincu, que tout ce que l'on a pu avancer jusques ici en sa faveur, n'est rien moins que concluant. Car, je vous prie, auries vous cherché de nouvelles preuves justificatives, si les anciennes eussent mis son innocence dans tout son jour? Il est vrai qu'il sera bien glorieux pour vôtre pénétra-  
tion

tion & vôtre discernement, si après un si long espace de tems, vous en découvriés de plus fortes que ni lui, ni tous ses amis, qui n'étoient pas en petit nombre & ne manquoient pas de talens, n'en ont pû trouver dans des temps plus voisins des faits en question. Mais quelle est cette preuve, cette démonstration, qui doit fermer la bouche à ceux qui ont voulu décrier ce Philosophe? C'est une Déclaration qui porte tous les caractères de suposition; qui, quand elle ne seroit pas suposée, doit avoir été surprise; & qui enfin ne prouve rien.

Je dis que cette Déclaration porte tous les Caractères de suposition. En voici les preuves.

1°. Elle paroît être faite par un Corps, reconu pour tel; c'est du moins ce qu'indique l'Intitulatîon; *Nous les Pasteurs de l'Eglise de Lausanne Canton de Berne en Suisse.* Or il est connu, qu'il n'y a de Corps Eclésiastique dans *Lausanne* que l'*Académie* & le *Conseil Pastoral.* Mais cette Déclaration ne part ni de l'un ni de l'autre de ces Corps. Donc elle est suposée.

2°. Il y a plus: Si ces trois Pasteurs avoient souscrit cette Déclaration, jamais ils n'auroient dit; *Nous les Pasteurs de Lausanne*, come s'ils eussent été tous les Pasteurs

de cette Ville & qu'il n'y en eût point d'autres, puisqu'il est notoire, qu'il y en a quatre, qui sont Pasteurs en Chef, & trois autres que l'on nomme *sous Diacres*. Ils n'ont pas pû confondre ces deux Intitulations, *Nous les Pasteurs de Lausanne, & Nous Pasteurs de Lausanne*. La première est celle qui convient quand on parle au nom de tous, & la seconde lorsque quelques uns seulement parlent. Ces Mrs. ne peuvent pas ignorer cette différence, & un Etranger, qui ne fréquente pas nos Eglises, peut croire qu'il n'y a que ces 3. Pasteurs à *Lausanne*.

3°. On fait déclarer ces Mrs. qu'ils *n'ont jamais connu personne, qui ait vu l'Original de la Lettre en question* : Ce qui est contre toute probabilité dans leur bouche, y ayant encor dans *Lausanne*, & le reste du Pais, plusieurs personnes qui peuvent déclarer l'avoir vue, tenue & lüe. Il est vrai que le nombre en est fort diminué & diminuera toujours plus, cette Lettre n'étant pas d'une nature à être conservée dans les Archives publiques. Il y a encor actuellement dans lad. Ville un Home très digne de foi, qui déclare qu'il en a été possesseur & qu'il l'a remise entre les mains de l'Auteur de l'article, JOSEPH SAURIN, dans le Supplément de *Moreri*. Mr. DE CROUSAS ne doit pas avoir oublié, que  
feu

feu Mr. le Professeur son Illustre Père a été maltraité dans un Journal, par un Ami de SAURIN, pour avoir contribué à faire obtenir à ROUSSEAU des Lettres de SAURIN au Ministre GONON, & autres Pièces qui ont parû dans le Factum dud. ROUSSEAU.

4°. On leur fait déclarer, qu'ils n'ont jamais oui dire que cette Lettre ait été adressée à aucun Pasteur de ce País. Ce qui porte avec lui un Caractère manifeste de suposition & même plus marqué qu'aucun des précédens. Car enfin se pourroit-il que ces Vén. Pasteurs déclarassent qu'ils ignoroient ce que tout le Monde, qui se mêle un peu de ce qui a quelque raport avec les Sciences & la Religion Protestante, conoit? Y a-t-il la moindre apparence, qu'ils n'aient point oui parler d'un fait, dont les Amis de SAURIN prennent autant de soin de rafraichir la mémoire, qu'ils en devroient prendre pour la faire perdre? Il est absurde de suposer, que des Gens de Lettres, tels que ces V. Pasteurs, n'aient jamais oui dire que cette Lettre devoit avoir été adressée au Ministre GONON, Pasteur à Morges, puisque ce seroit suposer, qu'ils n'eussent jamais oui parler du Procès entre SAURIN & ROUSSEAU; qu'ils n'eussent jamais lû ni la *Bibliothèque raisonnée* Tom. XXVII. pag. 311. & 342. ni le *Mercur* Suisse

*Suisse* du Mois d'Avril 1736 (\*), page 52.  
ni celui de Janvier 1741. pag. 721.

5°. Tous ceux qui ont l'avantage de connoître ces trois V. Pasteurs, dont on produit la Signature, savent qu'ils ont trop de sens & de jugement, pour faire l'entassement de Paralogismes, qu'on leur attribue.

» Nous n'avons jamais vû une telle Lettre

» & nous ignorons à qui elle a été adressée :

» Donc cette Lettre est fausse & supposée :

» Donc le fait dont il y est fait mention

» n'est pas véritable : Donc nous improu-

» vons méritoirement, & toute personne ju-

» dicieuse doit improuver avec nous, l'acusa-

» tion faite contre SAURIN dans cette Let-

» tre, quoique d'ailleurs constatée, au-

» tant qu'un fait de cette nature peut l'être.

A qui persuadera-t-on que ces Mrs. aient

pû s'imaginer, qu'il fut nécessaire d'avoir

leur témoignage, pour atester un fait, qui

s'est

(\*) *Note des Edit.* Les raisons alléguées dans le *Mercure* cité, pour justifier l'insertion de la Lettre qui s'y trouve, doivent aussi faire sentir à nos Lecteurs, que nous ne pouvions nous dispenser de faire usage des présentes Réflexions, & qu'il n'y eût de nôtre part aucune envie de faire peine au Panégyriste de SAURIN, come plusieurs Persones nous en acusoient, à l'occasion de quelques Pièces insérées précédemment sur divers Morceaux du même Auteur.

s'est passé il y a près de 70. ans, c. à d. très long temps avant la naissance de quelques uns d'eux, & dans la plus tendre enfance d'un autre? Pourra t-on leur attribuer de croire, qu'ils ont assez d'autorité pour invalider le témoignage positif de plusieurs témoins contemporains & oculaires, par un simple témoignage négatif, ou plutôt par ce peu de mots, *Nous ignorons ce fait?* Quand ils auroient été capables de cette hardie & insoutenable Présomption, n'auroient-ils pas pris soin de la cacher & d'éviter ce qu'il y a d'odieux dans cette expression, *Nous improuvons*, qui ne convient qu'à des personnes en autorité & qui jugent en dernier ressort?

6°. Enfin au pis aller Mr. D. V. ne faudroit condamner un raisonnement tout semblable au sien & qu'il regarde come devant fermer la bouche, même à ceux qui dans le Siècle passé ont voulu décrier son Philosophe. Je profite donc de la nouvelle Logique, & „ Je déclare, tant en mon nom, qu'en „ celui d'une infinité d'autres personnes de „ tout ordre, de tout âge & de tout sexe, „ que nous n'avons jamais vû l'Original de „ cette prétendue Déclaration, ni connu per- „ sone qui l'ait vûe, ni oui dire qu'elle ait „ été remise à Mr. D. V. enforte que nous „ ne

» ne pouvons qu'improver l'usage qu'il en  
 » fait : Ce qui doit fermer la bouche à Mr.  
 » D. v. & à tous ceux qui , come lui , ont  
 » voulu réhabiliter l'honneur délabré de  
 » SAURIN.

Mais acordons à Mr. D. v. que cette Déclaration n'est point suposée ; j'ose du moins assurer , qu'on l'a surprise. Je ne le décide pas seulement , mais je le prouve encore.

Toutes les preuves que je viens d'avancer pour faire voir que cette Déclaration est suposée , prouvent du moins très fortement que si elle n'est pas suposée , elle doit nécessairement avoir été surprise.

Car enfin , si cette Déclaration est dans une oposition directe & totale avec le Caractère connu de chacun de ces trois Mrs. si elle manifeste presque en tout une précipitation , une légéreté , un esprit de décision & de hauteur , qui sont oposés au Caractère de chacun d'eux , à quoi pourroit-on attribuer cette Déclaration , qu'a une surprise ? S'il est rare qu'un Home sage démente d'une manière marquée les principes de conduite qu'il a constamment suivis & qu'il agisse directement contre les règles qui lui ont été les plus sacrées , à moins d'une surprise ; combien ne doit-il pas être impossible , que trois Hommes sages , respectables autant par leur mé-  
 rite

rite personnel, que par leurs Emplois, & qui sont en quelque sorte responsables de leurs actions à tout un Public, se rendent coupables de cet écart, ensemble & de concert, à moins que d'avoir été surpris ?

Mais ma grande preuve, la seule sur laquelle je veux insister, sera tirée de l'usage que Mr. D. V. en fait. Il s'en sert pour relever le mérite d'un Home, qui a sacrifié Honneur & Religion à une petite Fortune; qui a fait gloire de regarder come de vains préjugés & des opinions erronées, ce qu'il y a de plus respectable dans la Religion; qui n'a été intrépide à l'article de la mort, que parce qu'il connoissoit le Néant de toutes les choses du Monde présent & avenir; il s'en sert donc pour remplir son Lecteur d'estime &, s'il le pouvoit, d'admiration, pour un Home de ce Caractère, & par là même pour attaquer la Religion par contre-coup.

Avés vous déclaré, Mr. D. V. à ces Vén. Pasteurs votre dessein ? Leur avés vous dit l'usage que vous vouliés faire de leur Déclaration ? Si vous ne le leur avés pas déclaré, pouvoit-il seulement entrer dans leur esprit, que vous vouliés les faire servir à avancer un tel but ? Attachés par conviction aux Principes de Religion, leturés par ces discours, que l'on dit que vous savés si bien tenir quand il vous  
plait,

plait, & lorsque vous voulés faire croire que vous n'êtes pas sans Religion, ils ont été très éloignés de soupçonner seulement, que vous voulies vous servir d'eux, pour porter un coup mortel, suivant vous, à toute Religion en général & à celle que l'on professe dans ce País en particulier. Peut être révétiiés vous dans ce moment pour les mieux tromper, les dehors d'un Home pieux; Peut-être que ces Mrs. come l'Eveque de Meaux, ont crié vous avoir converti, & ils n'ont fait que servir à vos vües. Leur zèle pour la Religion & leur piété sincère nous en font de sûrs garans. Oui, Messieurs, vous êtes à l'abri de tout soupçon de ce côté-là; tout au plus, si vous êtes les Auteurs de cette Déclaration (ce que je n'ai garde de dire), vous vous serés laissés surprendre par la vaine Eloquence de Mr. D. v. par les lueurs d'une Charité faussement ainsi dite, par les caresses & les témoignages d'estime, que vous donoit une persone qui vouloit vous entraîner dans le piège & vous faire témoigner, en dépit de vous mêmes & de vôtre piété, contre la Religion. Aprenés par-là combien de tels Amis sont dangereux.

J'ai enfin dit, qu'à suposer cette Déclaration réelle & non surprise elle ne prouvoit rien.

Mr.

Mr. D. V. triomphe cependant sur cette Déclaration ; *Elle doit*, dit-il, *fermer la bouche à ceux qui ont voulu décrier ce Philosophe.*

Pardonnés, Mr. D. V. si n'ayant pas autant d'esprit que vous, je prens la liberté de vous demander, pourquoi vous dites qu'elle doit *fermer la bouche à ceux qui ont voulu décrier* votre Philosophe, & non pas à ceux qui voudroient le décrier dans la suite ? Une personne come vous pense à tout ; il pèse toutes ses expressions, & il n'en met jamais une pour une autre. Auriés vous senti qu'il n'étoit pas difficile de fermer la bouche à ceux qui ont voulu autrefois, dès 1690. décrier votre cher Philosophe ? Auriés vous voulu, en déclarant que ce que vous dites ne nous regarde point, mais ceux qui sont morts, éviter que l'en ne vous reprochat de nous ouvrir la bouche, à nous qui sommes encore vivans ? Mais n'aurez vous point senti, que nôtre honneur, nôtre respect pour nos devanciers, plus que tout cela l'amour de la Vérité que vous voulés étoufer, ouvreroient nos bouches ? Et pourquoi tirer les Manes de votre Philosophe du repos & de l'oubli, où nous l'abandonions ? Ne vaudroit-il pas mieux se taire sur son sujet, que de le défendre de la manière dont on le fait ? Laisser tomber ces faits dans l'oubli, c'est le seul

moien de justifier celui qui en est l'Auteur. Si vous ne provoqués par les Manes de nos Pères, qui reposent en paix depuis long-tems, on laisseroit paisibles celles de SAURIN, & nous en laisserions le Jugement à Dieu & au Tems. L'admirable talent que la Prudence! Heureux celui, Mr. D. v. qui en est pourvû!

Mais pour revenir au fait, vous ptétendés donc, Mr. D. v. que le témoignage de trois personnes Vénérables, je le fais, l'emportera sur celui de quelques centaines aussi Vénérables qu'eux dans leur tems; sur celui d'un grand nombre de personnes de tout ordre & de tout rang, d'une Nation entière? Vous prétendés qu'un témoignage rendu sur un fait, 70. ans environ après, l'emportera sur celui des Contemporains; qu'un témoignage négatif, ou plutôt un témoignage d'ignorance de ce fait, l'emportera sur des témoignages positifs & de Témoins oculaires? Vous prétendés enfin, car il n'est pas nécessaire de s'étendre sur toutes vos prétensions, qu'un Témoignage mandié, surpris, come il est prouvé, rendu sans vocation, doit anéantir des Actes juridiques, des Procédures légales, des Arrêts Souverains? Car il faut tout cela pour que cette Déclaration puisse rétablir l'honneur de votre Philosophe.

Je

Je n'ai garde d'entrer avec vous dans le *lieu comun du Témoignage.*

1°. Diverses personnes en divers tems & en divers lieux, du vivant de SAURIN, ont prétendu avoir des Copies de la Lettre en question & cette Lettre même en original & les ont montrées à qui les a voulu voir. Le Pasteur GONON a vécu plusieurs années après l'évasion de SAURIN & a prétendu avoir reçu, non pas seulement cette Lettre, mais plusieurs Lettres de ce dernier sur le même sujet, qu'il a fait voir à diverses personnes, non sous le manteau, mais ouvertement. SAURIN n'a pas pû l'ignorer & il étoit aisé de s'assurer, si elles venoient de lui ou non, en confrontant le Seing de ces Lettres avec le sien. Ne lui étoit-il resté aucun Ami, qui pût confondre l'imposture, & n'auroit-il point pû charger quelqu'un de cette comission? Cela en auroit valu la peine. L'on ne peut cependant douter, qu'il ne lui resta dans le Pais quelques personnes, qui prenoient encor quelqu'intérêt en ce qui le concernoit, puisqu'en 1712. c. à. d. long-tems après toute Procédure finie contre lui, il y demeura caché pendant quelque tems. Comment aucun n'a-t-il crié à l'imposture? N'y aura-t-il donc pas un seul Home dans le Canton assés ami de la Vérité pour lui rendre cet office? Les Parens de

Femme, qui tiennent un rang à *Lausana*, & qui sont en grand nombre, étoient intéressés par honneur à le justifier, du moins sur cet Article: Cependant tous demeurent dans le silence. ROUSSEAU long-tems après, mais pendant la vie de SAURIN, prétend avoir en main plusieurs Originaux de ces Lettres écrites au Pasteur GONON, toutes sur ce même sujet. Mr. l'Abé d'OLIVET déclara dans une *Lettre concernant ROUSSEAU & SAURIN*, publiée dans la *Bibliothèque raisonnée*, Tom: XXVI. pag. 42. qu'il a vû ces Lettres entre les mains de ROUSSEAU à *Bruxelles*, long-tems avant la mort de SAURIN. N'auroit-il point pû se procurer dans ces lieux là une satisfaction convenable? Si dans la *Suisse* Protestante, on la lui a refusée par un faux zèle de Religion, à *Soleure*, chés le Comte DU LUC où ROUSSEAU demuroit & d'où il se procura ces Lettres, ne la lui aura t on pas accordée par un principe tout oposé? En tout cas il l'auroit encore pû demander à *Bruxelles*, & il n'auroit pas manqué de l'obtenir contre un Home, qui déchiroit ouvertement la réputation d'une persone, qui pouvoit servir de Témoin contre les Protestans. Que si l'on dit que ROUSSEAU par ses intrigues a pû étouffer la voix de l'innocence, ne se trouvera t-il donc pas dans un *Soleure*, dans un *Bruxelles* un

un seul Homme de bien , affés droit , affés zélé pour le Catholicisme , & affés peu Ami des Protestans , pour doner gloire à la Vérité ! Le seul Témoignage de Mr. l'Abé d'OLIVET, qui dit qu'il a vû , vaut bien seul , celui des trois Persones qui disent n'avoir pas vû.

2<sup>o</sup>. Une de ces Lettres , celle-là même dont il s'agit , a été rendüe publique dans le *Mercuré Suisse* du Mois d'Avril 1736. & par conséquent avant la mort de SAURIN. Et que l'on ne dise pas que ce *Mercuré* n'est pas connu des gens de Lettres de Paris ; le contraire est prouvé par le même *Mercuré Suisse* du Mois de Janvier 1741. pag. 94. SAURIN s'est il inscrit en faux contre cette Lettre ? Où l'a-t-il fait ? Ou , s'il ne l'a pas fait , qu'est-ce qui l'a pû obliger à garder le silence ? Conoissoit-il déjà le Néant des choses de ce Monde & de la réputation d'honête Homme , qui est la dernière à laquelle on renonce ? Il est vrai qu'il a constamment nié les crimes dont il étoit acufé , mais cela ne suffisoit pas , il devoit encor faire voir la fausseté des preuves que l'on avançoit contre lui , de ces Lettres en particulier. Le silence de SAURIN ne l'emporte-t-il pas encore sur le témoignage que l'on prétend devoir nous fermer la bouche ?

3<sup>o</sup>. Enfin cette Lettre n'est pas la seule preuve du fait en question. L'on a fait des

Procédûres légales contre lui; la Chambre Criminelle de la Ville d'*Yverdun* à été nantie de cette affaire: Elle a pris les Informations requises en pareil cas: LL. EE. de *Berne*, nôtre Souverain, a approuvé ses Procédûres. L'an 1712. SAURIN étant revenu au Pais, il envoia ordre de le saisir, non à cause de son Apostasie, mais à cause des crimes qu'il avoit comis. Et vous voulés, Mr. D. V. que la Déclaration que vous produisés de trois personnes, qui déclarent qu'ils n'ont aucune conoissance de la Lettre adressée au Ministre GONON, & qui le déclarent 70. ans après, anulle toutes ces preuves? Mais à qui le persuaderez vous? Le respect que vous devés à un Souverain, sous la protection duquel vous passés une partie de vôtre vie, qui fait voir dans toute sa conduite son amour pour l'ordre & pour la Vérité, devroit vous empêcher de porter un tel jugement.

Permettés, *Messieurs les Editeurs de ce Journal*, que je vous fasse, en finissant cette Lettre, mes excuses sur sa longueur. J'aurois voulu être court, mais ma matière ma entraîné. J'ai l'honneur d'être &c.

Vevey le 23. Septembre 1758.

\* \* \* \*

REFLE-



## REFLEXIONS

### SURLA LECTURE.

**I**L est affés rare de trouver des Gens qui n'aient pas quelque goût pour la Lecture; non seulement c'est un des meilleurs moiens de perfectioner son Esprit, & de l'enrichir de belles Conoissances, mais aussi c'est une des manières des plus simples & des plus comodes de passer son tems.

On trouve en éfet dans la Lecture tout ce que l'on peut espérer de la Conversation la plus ehoisie; on y trouve ce que les grands Génies ont pensé de mieux sur quelque sujet que l'on se propose : On y trouve les graces d'un Esprit badin & enjoué; on y trouve des récits de toute espèce, qui piquent nôtre curiosité. On peut être témoin des Disputes d'habiles Gens, & s'établir juge des Coups; on peut décider, aprouver, condamner, sans s'atirer de mauvaises affaires; & tout cela avec une liberté entière. On peut finir quand on veut, congédier l'assemblée quand elle nous fatigue, & la rappeler ensuite à nôtre premier loisir.

La Lecture seroit fans doute 'encore plus généralement goûtée, si on ne la présentoit jamais aux jeunes Gens d'une manière rebu- tante; souvent on les fait lire malgré eux, dans des tems où leur humeur plus active de- manderoit toute autre espèce d'amusement. C'est ainsi que l'on fit perdre à LOUIS XIII. le goût pour la lecture, en le forçant à lire un Historien *François*, un peu trop long, & par la même ennuieux.

On peut distinguer trois fortes de Lectu- res: Quelques unes sont absolument néces- saires; telles sont celles qui servent à nous instruire des Vérités de la Religion, ou des choses qui conviennent à l'état dans lequel Dieu nous a placé dans ce Monde: D'autres servent à orner nôtre Esprit de mille belles conoissances, qui ne laissent pas de nous être très utiles, quoiqu'elles ne regardent pas im- médiatement nôtre but principal; & ce n'est pas même s'écarter de ce but principal, que d'aquérir des lumières sur d'autres su- jets: Toutes les conoissances sont liées les unes aux autres & elles se prêtent un jour mutuel. Un Théologien ne tire-t-il pas des éclaircissens considérables de la conoissance de l'Histoire profane & de l'Antiquité, & n'a-t-on pas vû, que la Phisique faisoit un effet admirable, quand on la joignoit à la Science de la Religion. Enfin

Enfin il est certain, que toutes nos Lectures ne se font pas dans la vûe d'étendre nos conoissances ; souvent on lit par manière de délassément : On veut occuper son Esprit, sans le fatiguer ; on veut l'égaier, on veut s'amuser ; en un mot, on veut exciter une suite d'idées agréables, sans prendre la peine d'en arrêter aucune & d'y réfléchir.

Dès la même qu'on permet à l'Home des amusemens, on ne sauroit lui refuser celui-ci ; mais sous les mêmes conditions sous lesquelles on permet les autres amusemens : 1°. Qu'ils ne nous soient point funestes ; qu'ils ne gâtent point nôtre Esprit & nôtre Cœur : 2°. Que ces amusemens ne soient point excessifs, & aux dépens de nos Occupations & de nos Lectures utiles & nécessaires : 3°. Que même on les dirige tellement, qu'il en résulte quelque avantage.

Sur ce pied-là, doit-on se permettre des Lectures qui peignent le Vice d'une manière agréable, & qui vont à diminuer cette juste horreur que sa seule idée excite dans une Ame innocente ? Peut-on, par exemple, se permettre ces Romans, dans lesquels l'amour le plus déréglé & le plus illégitime, est traité de beau sentiment, & où les fureurs qu'il inspire passent pour dignes d'un grand Cœur ? Peut-on se permettre ces Lectures, qui ne

remplissent l'Esprit que d'idées fales, que la bienséance a justement bannies de la Conversation ? Et surtout, peut-on se permettre come Amusement, ces Livres pernicious où la Religion est méprisée, où l'on se joue de ce qui fait la base de nôtre félicité ? Doit-on exposer à un badinage ce que nous avons de plus précieux ?

Outre ces Livres, dont la Lecture ne doit jamais être regardée come un amusement permis, il est des Livres mal écrits, mal raisonnez, qui ne sauroient nous être de la moindre utilité, & qui pourroient même gêner nôtre goût ; souvent, par exemple, on se gêne l'Imagination en suivant celle d'un Auteur, qui ne cherche que le surprenant & le merveilleux. On sort, pour ainsi dire, de son état naturel ; on voudroit être favorisé d'un Génie, d'une Fée ; on se forme des Plans, que la Nature même n'auroit pas le pouvoir d'exécuter ; on se plaît uniquement à ces fantasques productions du Cerveau. Les Actions mêmes & les projets que l'on se propose sont dans ce goût, & tout leur succès est de jeter un ridicule ineffaçable sur l'Entrepreneur.

Ces Lectures exceptées, il en est plusieurs qui ne demandent pas beaucoup d'attention, & qui peuvent occuper agréablement & utilement. Il faut pour cela des Livres faciles à enten-

entendre & qui excitent une variété d'idées conformes à nos inclinations & à nôtre goût: Auſſi les Livres d'amusement ſont de différentes eſpèces, ſuivant les Lecteurs: Les Faits ſont ce qu'il y a de plus facile à ſuivre, & qui nous intéreſſent le plus: Les Jeunes-Gens, dont l'Imagination eſt vive, veulent du merveilleux dans les Narrations, les Femmes y veulent du tendre; & come la nature ne peut fournir autant de variété, de merveilleux & de ſentimens, que leur Imagination leur en préſente, il eſt bien rare que l'Histoire ſeule puiſſe être un amusement pour eux. Il faut de la fiction: On peut leur en acorder, ne fût ce que pour leur donner du goût pour la lecture; mais il faut avoir ſoin de leur mettre entre les mains des Ouvrages bien écrits dans ce genre & compoſés par de ſages Auteurs, dans la vue de plaire & d'inſtruire en même tems. Des Gens d'un ſens plus raiſſis trouvent à s'amuſer dans les Nouvelles, dans l'Histoire des Intrigues des Cours; dans les Mémoires de ce qui s'eſt paſſé de leur tems & come ſous leurs yeux.

Des Gens d'un goût un peu plus délicat demandent une autre ſorte de Lecture; come ils ſentent la difficulté d'exprimer leurs Idées d'une manière vive & juſte, ils liſent avec  
plaiſir

plaisir un Auteur qui excelle dans ce genre ; les Poetes , les Auteurs de Pensées , font leur délices : Ils y trouvent des tours heureux , des comparaisons justes & agréables , des expressions précises & hardies. Cet amusement devient utile pour eux ; leur Imagination en devient plus féconde ; ils apprenent à distinguer ce qui a véritablement droit de plaire ; ils se forment un goût , qui leur sert à régler les Caprices de cette même Imagination.

Les Journaux font l'amusement le plus doux des Gens de Lettres : Ils y apprenent , avec plaisir , quelles sont les nouvelles Productions des Savans. Un mot les met au fait du Plan d'un Auteur & de ses Découvertes. La variété , qui seule sert de délassement , se trouve dans cette Lecture , qui ne laisse pas d'être d'une très grande utilité , pourvû qu'on n'y borne pas toutes ses études.

On ne sauroit prescrire aucune Règle sur la manière de faire ces Lectures , qui sont de pur amusement ; ce seroit en changer la destination. On accorde , qu'en ces cas-là , on peut ne songer qu'à s'occuper pour le présent , sans s'efforcer trop à retenir dans son Esprit ce qu'on lit.

Mais il n'en est pas ainsi des Lectures desti-

destinées à acquérir des connoissances, ou absolument nécessaires, ou au moins importantes. Il faut, en ce cas, que ce que nous lisons se change, pour ainsi dire, en nôtre propre substance, qu'il devienne l'aliment de nos Ames; que nous puissions le retrouver en toute occasion, l'appliquer avec facilité; en un mot nous en servir come de choses tirées de nôtre propre fonds.

Le moïen de tirer tout ce fruit des Livres, que l'on a entre les mains, c'est d'apporter une grande attention à la lecture, de se rendre compte à soi même, ou à un Ami, de ce que l'on y a trouvé de bon, & sur tout de lire avec ordre & avec choix. Ce n'est point lire d'une manière utile, que de parcourir un Livre, pour arriver plutôt à la fin; l'envie de paroître avoir beaucoup lû, donne souvent cette impatience. Mais cette Méthode, bien loin de former un vrai Savant, produit les demi Savans, qui sont une espèce d'Homes mille fois plus insupportables que les Ignorans mêmes.

Dès que l'on a lû un Paragraphe, qui renferme un sens complet, il faut s'arrêter, pour sentir si on a compris exactement ce que l'Auteur a voulu dire; & pour cela il faut distinguer avec soin deux choses, l'état de la ques-

question , c'est à dire ce que l'Auteur veut établir , & ensuite la preuve qu'il en donne. Mais ce n'est pas assez encore , quand même on seroit en état d'expliquer clairement la pensée de l'Auteur , & de pouvoir faire comprendre sa démonstration à d'autres , il faut outre cela examiner la liaison de ces nouvelles Vérités , avec celles que nous avons déjà dans l'Esprit. Tout ce que nous trouvons dans un Auteur roule sur des Faits , ou sur l'Autorité , ou sur des Raisonnemens. Nous en avons les Principes d'avance , & il faut chercher comment nous aurions pu déduire de ces Principes , qui nous sont connus , ces nouvelles Vérités : Par là , ces nouvelles Vérités s'uniront avec celles que nous avons déjà ; elles ne se présenteront plus les unes sans les autres ; & nos Connoissances & nos Lumières en feront véritablement plus étendues. S'il s'agit de Faits ou d'Autoritez , nous en examineront l'authenticité , & après nous en être convaincus , nous joindront , dans notre mémoire , ces Faits & ces Autoritez avec les autres du même genre. Ensuite il faut voir quelles seroient les Conséquences , que nous en aurions tirées , & comment nous aurions pu parvenir à celles que l'Auteur prétend établir.

Que si l'Auteur s'étoit trompé, ou du moins, si nous ne sentions pas suffisamment la force de ses preuves & la justesse de ses raisonnemens, nous plaçons son sentiment historiquement dans nôtre mémoire, & c'est en éfet une partie de la Science, de ne pas ignorer ce que les Auteurs de quelque nom ont pensé sur de certains sujets, quoique nous ne soions pas de leur avis.

Après avoir entendu de cette manière tout ce que dit un Auteur, il n'est pas difficile de lier ses idées, de suivre le Plan général qu'il s'est proposé & de se former ainsi une idée complete & détaillée du sujet que l'Auteur a entrepris de traiter. On a plusieurs moïens de se convaincre de son exactitude à tous ces égards & de s'obliger soi même à cette attention scrupuleuse. On peut rendre compte à un Ami de ses travaux, & ce seroit sans doute le soin le plus utile qu'un Précepteur pourroit se donner, que d'engager son Elève à lui faire un précis de ses Lectures. On peut écrire un Extrait de ce qu'on a lû, non pas tant pour le retrouver dans l'ocasion, que pour s'assurer si on a tout compris, & si on est en état de l'exprimer d'une manière claire. On peut enfin se servir de Précepteur à soi même, s'interroger, pour ainsi dire, se répondre

& se rendre compte des progrès que l'on a faits.

Pour tirer parti d'un travail si considérable, il est essentiel de lire avec méthode & avec choix. Pour cela, il convient de ne point commencer par les Livres qui entrent dans les articles détaillés d'une Science; il faut auparavant en conoitre le Plan général & les Principes. Par exemple, ce seroit mal commencer l'étude de l'Histoire, que de prendre quelque Histoire étendue d'un certain País, ou d'un certain Siècle. Il faut, avant que d'entrer dans ces détails, conoitre les Evénemens principaux de l'Histoire Univerfelle; les ranger sous leurs dates, s'en former une idée nette; ensuite on place facilement les faits particuliers dans l'ordre qui leur convient; on en sent la liaison avec ce qui a précédé, ou qui les accompagne; on retient aisément ces nouveaux détails, dont les points principaux sont déjà fixés dans nôtre mémoire & servent à ranger le reste.

Cette méthode est déjà reconüe pour excellente dans l'Etude de l'Histoire, & on peut la suivre avec facilité à cause des différens Ouvrages qui ont été publiez dans ce goût. Dans les autres Sciences, elle est aussi d'une très grande importance, & c'est ce qui a  
doné

doné lieu à ces sortes d'Ouvrages que l'on nomme Cours , & qui sont assurément les Lectures préliminaires à l'étude de ces Sciences. Quoi que ces Ouvrages soient pour les Començans , ils ne sont pas indignes des plus grands Génies. L'Auteur doit conoitre à fonds , la Science dont il donne les Principès, afin d'en tracer un Plan complet, afin de choisir les Véritez qui servent de baze à cette science, afin d'établir ces Véritez d'une manière claire & nette, & afin d'écarter avec prudence, les détails moins importans, qu'il faut laisser à ceux qui traitent en particulier des sujets détachés de cette Science. Les Cours de cette espèce sont bien différens de ceux où l'on se pique d'une méthode, que l'on nomme mal à propos *Méthode Mathématique*, où on ne trouve ni Plan général, ni liaison entre les parties, qui composent ce tout; ou du moins, où cette liaison est si peu marquée, qu'il n'y a souvent que l'Auteur seul qui puisse s'en apercevoir. Rien n'est plus contraire à la nature des Facultez de l'Homme, & à la manière dont il acquiert des connoissances; ce n'est qu'en liant & en comparant ses idées les unes avec les autres, que l'Esprit acquiert quelque étendue; ce n'est que par

la liaison naturelle que ces idées ont entr'elles, qu'on peut se les rapeller avec facilité, & on ne trouve rien de pareil dans ces sortes d'Ouvrages.

Après s'être rempli l'Esprit du Plan des Vécitez fondamentales d'une Science, au moien d'un Cours d'un meilleur goût que ceux dont on vient de parler, toutes les autres Lectures deviennent courtes, faciles & come autant d'amusemens; & dès lors, on doit quitter les Compilateurs & les Abrègez, pour s'atacher aux Grands Maitres & aux Auteurs Originaux, sur la Science que l'on a en vüe. Par exemple, dès que l'on a une Histoire Universelle assez exactement dans la tête, il faut chercher les Auteurs Contemporains, & ceux qui en fait d'histoire ont une légitime Autorité. Dans les Ouvrages de raisonemens, cette règle n'est pas moins importante: Les Auteurs Copistes se croient souvent dispensés de prouver autrement ce qu'ils avancent, qu'en citant un grand Home, au lieu qu'on trouvera dans un Auteur Original, ou les preuves de ce qu'il avance, ou du moins des indices qui peuvent les découvrir. Par cette raison même, il convient assez de lire les Auteurs suivant leurs dates, parce que les Auteurs Postérieurs ne manquent guères d'avoir égard

égard à ce qui a été publié avant eux, & on ne fauroit bien les entendre, sans conoitre les Ouvrages auxquels ils peuvent se rapporter.

Dans cette Lecture on complete ce premier Plan, qu'on s'étoit fait; il coute bien moins d'attention & de tems pour ces secondes Lectures, que pour la première; les idées principales sont déjà formées, les additions qu'il y faut faire ne fauroient être en fort grand nombre, ni fort difficiles à concevoir; on les incorpore facilement à ce que nous savons déjà, on se rend aisément compte de ce que l'Auteur a de comun avec ce que nous savons, & de ce qu'il y a de particulier: Ainsi peu à peu, les Livres sur les matières les plus difficiles deviennent pour nous un amusement: Nous n'avons plus besoin d'effort pour les entendre; tout y devient simple pour nous & ne difere de ce que nous conoiffons déjà, que par le tour & l'expression, Ainsi, par une lecture bien dirigée & un tems employé convenablement, on peut parvenir à se rendre véritablement propres tous les Trésors qui ont tant couté à aquerir aux plus grands Génies, & à se mettre au point de pousser plus loin qu'eux dans les routes qu'ils ont comencé à fraier. Il paroît dès-là, que le peu de progrès que

l'on fait ordinairement par la Lecture, vient principalement du manque de méthode, de ce que l'on se presse trop dans les comencemens, & de ce que l'on pose des Fondemens ruineux, sur lesquels on ne peut rien établir de solide.



## L E T T R E

*Aux Editeurs, pour servir d'Addition à ce qui a été dit sur l'Histoire des Hérétiques du Moïen-Age.*

MESSIEURS,

**V**OUS avez eû la bonté de faire mention dans vôtre Journal de Juillet, d'un Ouvrage, où je déduis l'Histoire embrouillée de l'Eglise & des Hérétiques du *Moïen-Age*. Afin que les Lecteurs, qui ont du goût pour cette Etude, puissent se former une juste idée de mon Plan, vous permettrés, *Messieurs*, que j'ajoute quelques particularités à ce qu'il vous a plu d'en dire.

Je m'explique d'abord sur la signification que j'atachè à la dénomination du  
*Moïen-*

*Moyen-Age.* J'y raporte tout le tems qui s'est écoulé depuis le Règne des *Carlovingiens* jusques au tems de la Réformation de l'Eglise Occidentale.

Dès le tems des *Carlovingiens*, il s'est manifesté diverses espèces de Séparatistes dans les parties Occidentales de la Chrétienté. Les Rois de cette Race avoient fait une guerre implacable aux *Ariens*, sans les pouvoir extirper. Il en étoit resté beaucoup, qui se tenoient cachés.

Peu de tems après, il s'éleva une violente persécution contre les *Manichéens*, dans l'Eglise Orientale. Il y en eut beaucoup, qui vinrent se réfugier en divers Pais de l'Eglise Latine, surtout dans la *Bulgarie* & en *Italie*. De-là, ils se répandirent en *Allemagne* & en *France*. En 1017. on en brûla quelques uns à *Orléans*.

Dans l'*Italie Supérieure* & dans la *Gaule-Narbonnaise* les *Manichéens* trouvèrent nombre d'Amis, qui les reçurent à bras ouverts. Ces Pais-là avoient ci-devant fourmillé d'*Arriens*. Tous ceux, qui demeurèrent attachés à cette Secte, étant opprimés par le parti dominant, & vivant sous la croix, ne pouvoient que simpatiser aisément, avec tous ceux qu'ils voioient gémir sous le même joug.

Les nouveaux venus furent d'abord distingués par diverses qualifications. On les apelloit *Publicains*, *Pataréniens*, *Bons-Homes*, & tout ce qu'on trouvoit à propos. Leur Nom favori, & dont ils semblent s'être fait honneur eux-mêmes, pourroit bien avoir été celui de *CATHARES*, ou *CATHARIENS*, c. à. d. les Purs, ou Puritains. Ils aspiroient éfectivement à une plus grande perfection, ou à une plus grande pureté que le reste des Chrétiens, & sans laquelle ils savoient bien qu'on ne peut point avoir part à la vie bienheureuse du Ciel. Ce principe les engageoit à mener une conduite très-régulière & austère, & à observer une discipline très-rigoureuse. Par-là, ils se rendoient recomandables. On disoit hautement,

„ qu'on ne voioit plus ni ordre ni discipline dans l'Eglise Catholique; qu'on comettoit les plus grands désordres & les péchés les plus scandaleux, sans nulle retenüe; que les Eclésiastiques, qui devoient être en exemple aux autres, étoient les pires de tous; qu'ils s'abandonnoient à l'Avarice & au Libertinage; au lieu que ces bonnes gens, que l'on persécutoit avec tant d'animosité, étoient de vrais Saints, qui ne haïssent que les Vices & les Crimes; que leurs Pasteurs étoient

„ des

„ des Ministres vraiment Evangeliques ,  
„ pauvres come J. C. & ses Apôtres &c. „  
Le moien que des perſones de ce caractère  
ne fuſſent bientôt acréditées parmi tous ceux  
qui avoient le vrai Chriſtianisme à cœur !  
Il ne faut pas chercher d'autre raiſon pour-  
quoi les Séparatiſtes formèrent dans peu un  
Parti conſiderable.

En éſet, à les enviſager du côté des  
Mœurs, ils avoient une très-belle aparence.  
C'eſt-là tout ce que je leur acorde. Leur  
piété n'étoit qu'aparente. Elle conſiſtoit  
dans un air compoſé, ou dans la mortifi-  
cation de la chair, à laquelle le Cœur n'a  
pas toujours beaucoup de part. Leur  
Doctrin étoit à beaucoup d'égarde fort  
éloignée des principes du pur Chriſtianisme.  
Ils ſe partagèrent avec le tems en diverſes  
Sectes. On en peut ſurtout diſtinguer  
deux. Les uns établiſſoient deux Princi-  
pes indépendans, Dieu & la Matière. Les  
autres ne reconoiſſoient qu'un ſeul Principe,  
ſavoir Dieu. Cependant ils ſ'acordoient  
tous deux à enſeigner, que ce n'étoit pas  
Dieu, mais le Diable, qui avoit créé ce  
Monde viſible. Il y a tant de mal dans le  
monde, diſoient-ils, qu'il eſt impoſſible  
que Dieu en ſoit l'Auteur. Dieu eſt l'Etre  
le plus pur, le plus ſaint, le plus parfait.

Aucun mal ne sauroit venir de lui. Leurs sentimens au sujet du Diable étoient encore fort différens. Il y en avoit, qui apelloient les Principes autant de Mondes différens ; l'un, un Monde de Lumière, l'autre un Monde de ténèbres, un Cahos affreux. Chacun de ces Mondes étoit gouverné selon eux par son Esprit particulier. L'Esprit, qui gouvernoit le Monde de Lumière, étoit Dieu, qui habite dans la Lumière. Le Monde de ténèbres, étoit soumis à un Esprit ennemi de Dieu, savoir le Diable. Il y en avoit parmi eux, qui croioient bien, que Dieu seul subsistoit de toute éternité ; mais ils suposoient, qu'avec le tems il avoit produit divers Esprits, soit par une espèce d'émanation, soit par la Création, ce qu'on ne sauroit déterminer positivement. Ils se figuroient que l'un de ces Esprits s'étoit fait un Parti dans le Ciel, où il s'étoit révolté contre Dieu, avec ses partisans ; & pour l'en punir, Dieu l'avoit banni du Ciel avec toute sa suite. Ils soutenoient donc, que pour se vanger de son bannissement, ce puissant Esprit avoit formé ce Monde visible en haine de Dieu, & qu'il avoit renfermé les Esprits, complices de sa rébellion, dans des Corps de chair, & que c'étoient là les Ames humaines. **ECBERT,**  
Cha.

Chanoine de l'Eglise de *Bonne* du XII. Siècle, leur attribue expressément ce dogme monstrueux, qui convertit toutes les Ames humaines en autant d'Ange apostats.

Voici comment les premiers expliquent l'origine du Monde. Le Prince des Ténèbres avoit suscité, disent-ils, une Guerre contre l'Eternel; & come dans cette Guerre il s'étoit emparé d'une portion de la Lumière céleste, il s'en est servi pour créer le Monde visible, en formant l'Home de la terre, & mettant en lui cette Lumière qu'il avoit ravi du Ciel. C'est-là l'Esprit de l'Home, qui se transmet de Père en Fils par génération avec les Corps; mais il n'y est que come dans une prison. Il peut rompre ses liens, moiennant une vie sainte. C'est ainsi qu'il acquiert sa liberté après diverses révolutions, à mesure que le même Esprit ou la même Ame humaine passe en divers Corps, jusques à ce qu'elle soit parfaitement purifiée. C'est dans cet état que l'Ame retourne enfin à son premier Principe, ou à son Origine Céleste: C'est là ce qu'on appelle le Système du Rétablissement universel.

Les autres soutenoient aussi une espèce de Rétablissement general, mais qui diferoit pourtant un peu de celui, dont on

vient de parler. Selon eux, il viendra un tems où tous les Esprits apostats parviendront à un état de purification, qui leur procurera la liberté de retourner à leur Origine; c. à. d. qu'enfin le Diable fera lui-même sauvé avec toute son Armée. Le premier Système au contraire n'admet point le salut de ces Esprits maudits. Il les condamne plutôt à rentrer dans leur ancien cahos, ou dans les ténèbres éternelles.

On peut juger par-là, qu'elles doivent avoir été les idées de ces gens-là, sur la fin du Monde, sur le Jugement dernier & la Vie éternelle. Pour ce qui regarde la Résurrection du Corps, il n'y faloit pas penser. Les Corps étant matériels, & la matière étant immonde & mauvaise, rien de semblable ne sauroit être reçu au Ciel.

Nous trouvons que ces nouveaux Docteurs reconnoissent bien une Trinité dans la Nature Divine; mais Trinité fort différente de celle qui forme un article de Foi dans l'Eglise Catholique. Selon eux le Fils est moindre que le Père, ou subordonné au Père, & le S. Esprit moindre que le Père, & que le Fils, ou subordonné à tous deux. Le Fils de Dieu, si nous les en croions, a été incarné, sans prendre véritablement la Nature humaine. Il n'a fait que se re-  
vétir

vêtir de l'apparence d'un Corps humain, & par une Conséquence naturelle, ce n'est qu'en apparence qu'il a souffert. Quelques uns d'entre eux osèrent bien soutenir, que J. C. étoit vrai Home, mais aussi Pécheur come les autres Homes, & régénéré seulement par la Grace de Dieu, come les autres Homes sont pareillement régénérés & réhabilités dans les Droits d'Enfans de Dieu.

Avec ces imaginations, on a vû naître parmi eux nombre de Fanatiques, qui en prenant le Caractère de Messie ou de Christ, se sont vantés d'être suscités & envoyés de Dieu pour réformer le Monde & pour y établir un Règne nouveau, ainsi que N. S. l'avoit fait en son tems. Cette rêverie a été renouvelée plus d'une fois. *Jacques NAILOR*, natif de *Wackerfield* dans la Province d'*Torck*, en est un exemple assez récent, aiant fait en 1657. une entrée à *Bristol*, au milieu des acclamations impies de ses Adhérens, pour imiter la dernière entrée de J. C. à *Jerusalem*.

Il y en avoit parmi nos *Cathariens*, qui ne-connoissoient point d'autre CHRIST, que celui qui est au dedans de nous, ou la Vertu divine, qui nous pousse à tout bien. Ils y raportoient ces paroles de S. JEAN : Celui-là est la Lumière véritable, qui illumine

mine tout Home venant au Monde. Ils faisoient généralement profession de respecter l'Écriture : Cependant ils prenoient la liberté de rejeter le V. T. soit en tout, soit en partie, en interprétant le N. T. selon leur fantaisie, ou, come ils le disoient, selon l'Esprit, qui étoit en eux. C'étoit, disoient-ils, Dieu qui habitoit en eux & qui leur révéloit aussi le vrai sens de la S. Écriture. Voilà l'origine de l'Enthousiasme, qui a été réchauffé de tems en tems & refondu en diverses formes.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail tous les Dogmes de nos nouveaux Saints. Je me contenterai de faire encore deux remarques générales sur ce que je viens d'en rapporter. Je trouve d'abord que ces Dogmatiseurs, quoi qu'en disent leurs apologistes, avançoient diverses suppositions injurieuses aux Perfections de Dieu; p. ex. à sa Toute-puissance. Ils la restreignoient dans des bornes indignes, en soutenant que Dieu ne pouvoit pas faire ce qu'il vouloit, parceque *Satan* l'en empêchoit souvent. Ils assujettissoient tout à une nécessité, ou à une fatalité inévitable. Tout ce qui arrive dans le Monde matériel, n'étoit, dans leur opinion, nullement dirigé par la Divine Providence. Tous les phéno-

phénomènes de ce Monde ne pouvoient être que les effets d'une nature aveugle & des Loix du Mécanisme &c. Après cela je ne voudrois pas que l'on me soupçonnât de ne juger des sentimens de ceux, dont je fais l'histoire, que par le raport de leurs Enemis déclarés & de leurs Antagonistes. Je me réfère aussi à leurs propres Ecrits & aux Déclarations formelles, qu'ils ont faites devant leurs Inquisiteurs. Bien entendu, qu'il faut du discernement & de la précaution pour ne s'y pas méprendre. Le Public jugera en son tems de quelle manière je m'en suis acquité. J'ai l'honneur d'être &c.

VELTHEIM le 18. Sept.

1758.

FÜSSLIN.

\*\*\*\*\*

## NOUVELLES ACADEMIQUES.

SE'ANCE Publique de l'Académie Royale de NANJI tenue le 8. Mai.

CETTE SE'ANCE fut ouverte par la lecture d'un Ouvrage de Mr. GROSLEY, de Troyes, Associé Etranger, intitulé *Découvertes dans le Genre Fabulaire, précédées de quelques Observations & Réflexions.*

Sei oit.

Seroit-il impossible, dit d'abord l'Auteur, de devenir Original en ce genre, même après LA FONTAINE? FURETIERE, LA MOTHE n'ont pu s'élever à cette gloire en inventant; par quelle voie LA FONTAINE y est il lui même parvenu? Il a imité. Il s'en glorifie aussi hautement, que LA MOTHE s'en défend. Ses Modèles ont été ESOPE, PHE'DRE, HORACE, AVIENUS.

M. GROSLEY, après avoir caractérisé le génie & la manière de chacun de ces Auteurs, peint ainsi nôtre immortel Fabuliste. La Nature l'avoit formé pour ce genre, en versant dans son Ame, en mettant dans ses mœurs, la simplicité, l'ingénuité, la naïveté. . . . Une exacte conformité de goût l'avoit entraîné vers RABELAIS, vers BOCACE, vers l'ARIOSTE. Il se retrouvoit dans tous ces Auteurs, dont l'étude continüe avoit achevé de déterminer sa vocation & de développer ses Talens presque à son insçu. . . Il conut aussi nos anciens Fabliaux, sources où RABELAIS, L'ARIOSTE avoient puisé; Monument précieux de la naïveté de nos Aïeux.

Cette habitude avec les Narrateurs anciens & modernes eût tout l'effet qu'elle devoit avoir sur un Génie tel que celui de LA FONTAINE: Elle fit couler de sa Plume ces beautés légères,  
qui

qui ne consistent point dans les Pensées recherchées, mais dans un certain naturel, dans une simplicité facile, élégante & délicate, qui ne tend point l'Esprit, qui ne lui offre que des Images communes, mais vives & agréables; qui, sur chaque sujet, ne lui présente que les objets dont il peut être touché; qui enfin, toujours montée au ton de la Nature, saisit habilement & fait passer dans l'Âme des Lecteurs tous les mouvemens, que les choses qu'elle peint doivent produire.

Je ne sais, continue M. GROSLEY, si je ne me suis point fait illusion; mais je crois avoir senti dans la lecture réfléchie des Ouvrages de LA FONTAINE, des nuances qui semblent distribuer ses Fables en quatre Classes.

Dans la 1re. LA FONTAINE s'est proposé la simplicité toute nue des Fables d'ÉSOPE: Telles sont les Fables de la Montagne qui accouche; du Coq & de la Perle &c.

Dans la 2me. à laquelle appartient Le Lion devenu vieux, il a imité la simplicité douce & fleurie de l'Afranchi d'AUGUSTE.

Il a ajouté, dans la 3me. avec HORACE. Le Renard & la Cicogne, le Héron, les Animaux malades de la peste, & les autres Fables de cette Classe réunissent l'élégance, la vérité, la naïveté des Images & toutes les grâces de détail, que l'Ami de MECENES avoit répan-

*répandies dans sa Fable du Rat de Ville & du Rat des Champs.*

*Dans la 4me. il cesse enfin d'imiter; il s'ouvre une nouvelle route. A la tête des Fables de cette Classe, je place celle de la jeune Veuve. C'est là, que ne travaillant que d'après lui même, il a déployé, come dit M. de LA MOTHE, tout ce que le riant a de plus gai, tout ce que le gracieux a de plus attirant, tout ce que le familier a de plus élégant, toute la liberté du naturel, tout le piquant de la naïveté.*

*M. de LA MOTHE voulut être en même tems & l'ESOPE & le LA FONTAINE: Il ne fut ni l'un ni l'autre aux yeux du Public, qui semble, par sa décision sur les Fables de LA MOTHE, avoir voulu mettre le genre naïf en réserve, contre les entreprises du Bel-Esprit.*

*Averti par le mauvais succès de LA MOTHE, Mr. RICHER s'est renfermé dans une des routes que LA FONTAINE avoit ouvertes, par l'imitation de l'élégance douce, simple & châtiée de PHEDRE. Le Public lui a ajugé la place que LA MOTHE ambitionoit au dessous de LA FONTAINE.*

*Cet Exemple nous éclaire sur les ressources qui restent à nos Fabulistes; c'est de suivre LA FONTAINE dans l'une des quatre routes qu'il a tenues.*

*tenies. Mais il faut le suivre, come il suivoit ses Modèles : Il embélissoit, des beautés propres à l'un, les Sujets pris de l'autre. La Fable du Renard & de la Cicogne, prise de PHEDRE, il la traite à la manière d'HORACE; dans celle du Rat de Ville & du Rat des Champs, imitée d'HORACE, il prend le ton de PHEDRE.*

*Ces quatre Routes seront pour nos Fabulistes ce que sont pour nos Architectes les cinq Ordres anciens : Un sixième, quoi qu'imaginé par LE BRUN, a échoié.*

Dans la suite de cet Ouvrage, M. GROSLEY recherche quels sont, dans chèque Sujet, les Modèles que LA FONTAINE a imités. ESOPÉ & PHEDRE sont conus. Il parle d'AVIENUS, de GABRIUS, de FAERNE, d'ABSTEMIUS, de l'excellent Recueil doné par CUMERARIUS, de celui qu'a doné en 1610. *Isâc VERCLET*, Petit-Neveu de Mrs. PITHON, & du Recueil des Facéties de BEBELIUS. Par l'examen de ces différens Recueils, M. GROSLEY croit être parvenu à déterminer le Modèle que la FONTAINE s'est proposé pour chèque Fable : Il n'est en défaut que sur cinq ou six.

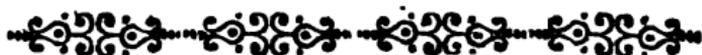
Il y a des Sujets qui ont été traités par le plus grand nombre de ces Auteurs : Ils ont quelquefois gagné; quelquefois perdu.

en passant par tant de mains; la FONTAINE les a suivis dans toutes & a sù profiter des nouvelles beautés qu'ils y ont acquises.

L'objet des Recherches de M. GROSLEY a été de saisir la manière d'imiter de la FONTAINE & sa supériorité sur ses Modèles. Il donne pour exemples deux Fables; celle de *l'Araignée & de la Goute*, tirée du Recueil de CUME'RARIUS & dont *Nicolas GESBELLIVS* est l'Auteur; & celle des *Animaux malades de la peste*, prise de BEBELIVS. La même Fable se trouve dans le quinzième Sermon de RAULIN sur la Pénitence.

Mr. GROSLEY finit par inviter nos Fabulistes à examiner la manière d'imiter de la FONTAINE, & à se bien convaincre, qu'ils ne l'égalent, s'il est possible, qu'en le suivant dans les routes qu'il a ouvertes, & non en s'engageant dans des routes nouvelles.

Après la Lecture de cet Ouvrage, M. le Chevalier de SOLIGNAC, Secrétaire perpétuel, lut un Discours en forme de Lettre, dont il ne désigna l'Auteur qu'en disant, qu'il étoit tout à la fois *Protecteur & Favori des Muses*. On y trouve un Portrait des mieux frappés, des Qualités nécessaires à un Prince.



SE'ANCE *Publique de l'Académie des Sciences & Belles - Lettres de DIJON & Sujets proposés pour les Prix.*

**L'**Académie tint son Assemblée publique le 13. du Mois d'Août. M. l'Abé RICHARD, Secrétaire perpétuel pour les Belles - Lettres, fit l'Eloge de Mr. DEVEPAS, Académicien honoraire, & de Mr. MENEY, Associé, morts l'un & l'autre dans le courant de l'Année. Mr. GUYOT lut un Discours sur la Modestie, & Mr. PICARDET une Pièce en Vers contre les Détracteurs du Siècle.

L'Académie avoit proposé pour le Sujet du Prix de Médecine de cette Année, cette Question: *Quels sont les moïens de distinguer le caractère des différentes Maladies épidémiques, & quels sont les règles de conduite que l'on doit suivre dans leur traitement?* Mais l'Académie n'ayant pas eu lieu d'être satisfaite des Mémoires qui lui ont été adressés, a cru devoir la proposer de nouveau, & pour doner le tems de faire les Recherches nécessaires, elle a renvoïé la distribution du Prix à l'Année 1761. En attendant M.

HOIN fit dans cette Séance, un Discours sur cette Question, où il s'attacha particulièrement à prouver, que l'observation comparée, peut fournir les moyens de distinguer promptement le caractère des différentes Maladies épidémiques.

Pour Sujet du Prix de Philosophie de l'Année 1759. l'Académie propose de *Déterminer les causes de la graisse du Vin, & doner les moyens de l'en préserver ou de le rétablir.*

Le Prix des Belles-Lettres pour l'Année 1760. doit rouler sur cette Question: *Les Sciences & les Arts les plus utiles & les premiers cultivés, sont ils ceux qui ont été portés jusques à présent à une plus grande perfection?*

Il sera libre d'écrire en *Latin* ou en *François*, sur les différens Sujets proposés.



SE'ANCE Publique de l'Académie des Sciences,  
Belles-Lettres & Arts de BESANÇON.

L'Ouverture de cette Séance se fit le 24. Août dernier par la Lecture de l'Eloge Historique de Mr. l'Abé MARION, Chanoine de *Cambray*, l'un des Associés Etrangers. Voici le Précis de cet Eloge:

M. l'Abé

M. l'Abé MARION nâquit à *Villeneuve en Franche-Comté* le 11. Juillet 1686. Son Père étoit Secrétaire du Roi, & Receveur des Tailles à *Salins*. Son goût pour l'étude & pour la piété le porta bientôt à l'Etat Eclésiastique. Un Voiage que M. le MAÎTRE, Principal du Collége de *Bourgogne*, fit à *Salins* décida en quelque sorte de la destinée de M. l'Abé MARION; il déterminâ sa Famille à l'envoier à *Paris*, come un Sujet capable d'y devenir célèbre. L'étude des Langues occupa d'abord M. l'Abé MARION; avec cette Clé, il s'ouvrit les trésors des plus riches Bibliothèques de la Capitale; il s'empressâ de cultiver les Savans, & il parvint sur tout à mériter la confiance du P. de MONTFAUCON. Cependant il ne perdoit point de vûe la Sorbone, où il avoit déjà pris le grade de Bachelier; il se préparoit à poursuivre ses exercices, lorsque Mr. le MAÎTRE le proposâ pour Bibliothécaire à M. l'Abé d'ESTRE'ES. Sa réputation s'acrut dans ce poste; elle lui valut l'estime de M. l'Abé BIGNON, & une place dans la Bibliothèque du Roi, qu'il remplit sans quitter la première. M. l'Abé d'ESTRE'ES, admis au Conseil que M. le Régent avoit établi pour les Affaires étrangères, y présenta son Bibliothécaire; &

sur l'examen que le célèbre PEQUET fit de la capacité de M. l'Abé MARION, on lui confia un des premiers Bureaux. La partie qui concernoit la *Hollande* lui échut en partage; les Mémoires qu'il dressa sur cet objet lui méritèrent une Pension, qui n'a fini qu'avec sa vie. La mort de Mr. l'Abé d'ESTRE'ES fit changer de face à sa fortune; on crut d'abord qu'il ne survivroit pas à la perte d'un Protecteur, qui le traitoit en Ami. Sa Santé s'étant rétablie, il ne chercha plus qu'à s'éloigner d'un séjour, qui augmentoit ses regrets. Mrs. les Maréchaux d'ESTRE'ES & d'UXELLE combattirent sa résolution par les promesses les plus engageantes; ils ne purent rien obtenir sur sa sensibilité. M. d'UXELLE se prêta enfin à son éloignement; il le recommanda au Cardinal de la TREMOUILLE, Archevêque de *Cambrai*, qui lui donna un Canoniat dans son Eglise en 1719. On réussit mieux à le retenir à *Paris* qu'à la Cour; l'amitié est ingénieuse: On imagina tant de prétextes, qu'il n'alla prendre possession de sa Prébende, qu'en 1723. La circonstance du Congrès de *Cambrai* donna de l'éclat à son arrivée dans cette Ville; les principaux Négociateurs recherchèrent son entretien, & forcèrent la répugnance qu'il

qu'il avoit à se produire. La vacance du Siège de *Cambray*, qui arriva la même année 1723. mit le Chapitre à portée de lui marquer sa confiance; il s'empressa de lui déférer la place de premier Secrétaire du Conseil Eclésiastique; il le distingua de ses dévanciers, en lui accordant la Voix délibérative. M. de ST. ALBIN, qui succéda au Cardinal DUBOIS, confirma le choix du Chapitre, & le Diocèse y aplaudit. Deux Négociations importantes, qui le rapellèrent à *Paris* en différens tems, prouvent qu'il jouissoit d'une égale considération dans la Province & dans le Clergé du *Cambresis*. Borné par goût & par modestie aux fonctions pénibles de son état, il se déroba constamment aux honneurs qui lui étoient acquis. Il refusa l'Office de Chancelier dans l'Eglise de *Cambray*, qui étoit dévolu à sa qualité de plus ancien Secrétaire. Elu à la dignité de Prévôt, qui est la première de cette Eglise, il fit sur le champ procéder à un nouveau Scrutin. M. l'Archevêque l'avoit désigné son Vicaire Général, & il ne put le déterminer à y souscrire. Tout occupé du Conseil, où il tenoit la Plume, il se montroit supérieur à sa place; le précis des Délibérations qu'il rédigeoit, est conservé à titre de Modèle autant que de

Monument. Ses recherches sur l'Histoire & sur les Antiquités étoient l'unique délassement de ses travaux. Il avoit recueilli beaucoup de Médailles, de Monoïes & de Manuscrits. Il estimoit sur tout ses Médailles Gauloises; par la combinaison de leur poids, il croïoit avoir découvert, que la fixation du poids de marc est antérieure au Règne de CHARLEMAGNE. Il avoit une belle suite des Monoïes des Evêques & du Chapitre de *Cambray*; il la fit graver à ses frais, en y joignant les Ordonances qui y étoient relatives. On est redevable à ses soins de la Collection des Conciles de *Cambray*, qui parut en 1739. enrichie de plusieurs Pièces nouvelles. Il avoit formé un Pouillé très-exact des Bénéfices de ce Diocèse; il le fit imprimer, ainsi qu'une grande quantité de Chartres, servant à l'Histoire du *Cambrésis*. Une longue absence n'avoit point afoibli dans son Cœur l'amour de sa Patrie; il lui avoit conservé tous ses droits dans les recherches historiques, qui remplissoient son loisir; & l'on peut juger par ses Porte-feuilles, qu'il préparoit les matériaux d'une Bibliothèque Séquanoise. Les Vertus de M. l'Abé MARION avoient contracté, dans la retraite & dans l'étude, une certaine austérité; il parut singulier; il étoit

toit effectivement, sur tout parce qu'il joignoit à un profond Savoir une Modestie encore plus rare. Son dégoût pour les louanges sembloit dégénérer en humeur; il étoit fatigué de sa réputation, & souvent il se refusoit aux Etrangers qu'elle attiroit auprès de lui; ses Amis même n'avoient pas le crédit de lui témoigner toute leur estime. M. l'Abé d'OLIVET étoit un de ceux qui lui étoient le plus attachés; & ce dernier trait doit naturellement couronner son Eloge. M. l'Abé MARION mourut à *Cambray* le 6. de Mars 1758.

L'ELOGE historique de M. l'Abé MARION fut suivi du Discours de réception de son Successeur, Mr. DUREY d'HARNONCOURT, Receveur Général des Finances de *Franche-Comté*, de la Société Royale & Littéraire de *Nancy*.

Après avoir fait parler sa reconnoissance & sa modestie, Mr. d'HARNONCOURT se propose de retracer la marche des Arts que le besoin a fait naître, telle du moins qu'il la conçoit, d'après la marche de l'Esprit humain. Il consulte d'abord la Poësie: VIRGILE décrivant, dit-il, l'origine de l'Agriculture, fait présider un travail pénible, opiniâtre, aux moindres détails du labour. Il nous peint l'expérience & l'observation réunies

*nies ensemble, pour arracher les Arts du sein de la nature.*

Ut varios usus meditando extunderet artes.

GEORG. Lib. I.

Il interroge ensuite la Philosophie. D'après LUCRÈ'CE il peint les premiers Homes bornés presque au seul instinct; réduits, come les Animaux, à une vie sauvage & farouche, plus foibles qu'eux, & dénués de cette industrie, qui est supérieure même à la force. Le résultat des réflexions qui sortent de ce tableau, est que les Sociétés en multipliant les besoins, en rapprochant les Homes, en les faisant penser, firent naître l'Industrie & les Arts. *L'Home adouci par la Société conjugale, & devenu Père, s'amollit insensiblement; son ingénieuse tendresse lui inspire de nouveaux soins pour sa Compagne & pour ses Enfans; il comence à chercher les moïens de leur rendre la vie plus comode.*

Il imagine ensuite les occasions qui ont pû aprendre les diférens usages du feu, du Fer, &c. Il termine tous ces détails par cette Réflexion, bien digne d'un Philosophe, qui se pique d'humanité: *Que ces Homes distraits, qui jouissent sans conoissance, sans réflexion, & presque sans aucun senti-*  
ment,

ment, de l'industrie des autres Hommes ; que ces Orgueilleux fainéans, qui, vains de leur inutilité, méprisent les seuls Arts nécessaires, daignent au moins se représenter de combien d'autres Hommes ils dépendent, pour toutes les nécessités de la vie ! Combien leur seule subsistance occupe de bras dans les Campagnes & dans les Villes ! Combien pour la culture de la terre, pour le soin des bestiaux, pour le transport des denrées ! Combien pour les loger & pour les vêtir ! Depuis le Carrier, qui tire la pierre dont le Maçon construit nos Demeures, jusqu'à l'Ouvrier qui souffle le verre employé par le Vitrier ; & depuis la tonte de la laine jusqu'à la dernière façon que l'étoffe fabriquée reçoit de la main qui la taille à notre usage, ils verront avec surprise deux ou trois cens Métiers différens, employés pour la nourriture & pour les comodités d'un seul Homme. . . .

M. l'Abé d'AUDEUX, Président de l'Académie, procéda ensuite à la distribution des Prix ; il déclara, que l'Académie avoit décerné le Prix d'Eloquence à un Discours qui a pour Dévise :

Audax

Pithias emuncto lucrata Simone talentum.

HOR. de Art. Poes.

A l'ou-

A l'ouverture du Billet cacheté, il trouva le Nom de M. DUREY D'HARNONCOURT; sur quoi il observa, qu'il avoit concouru dans un tems, où il pouvoit encore aspirer aux Prix de l'Académie, puis qu'il avoit envoyé son Discours au Mois d'Avril dernier, & qu'il n'avoit été nommé à la Place de M. l'Abé MARION qu'au Mois de Juin suivant.

M. l'Abé d'AUDEUX déclara ensuite que le Prix d'Eloquence, réservé l'Année dernière, avoit été ajugé à un Discours qui a pour Devise:

Les uns naissent pour être utiles,  
Les autres pour n'être qu'heureux.

ROUSS. Ode 6. Liv. 4.

M. l'Abé BERGIER, Docteur en Théologie, Curé de *Flangebouche* en *Franche-Comté*, fut reconu l'Auteur de ce Discours.

L'un & l'autre de ces Discours traitoient cette Question, proposée par l'Académie: *Pourquoi le grand Home est-il souvent la dupe de l'Home médiocre?* Mr. d'HARNONCOURT répond ainsi: - *Ce qui devoit opérer les triomphes du grand Home est précisément la cause de sa défaite; je veux dire que l'élevation & l'étendue de ses Idées, la droiture & la noblesse de ses Sentimens, sont le prin-*

*principe le plus ordinaire des avantages que remporte sur lui l'Home médiocre.*

Le grand Home ne peut se dissimuler ses propres forces. De là une sorte d'indolence, qui le fait trop reposer sur ses talens ; cette confiance naturelle à la supériorité, qui fait embrasser trop de projets ; cette répugnance à soigner de petits détails qui décident souvent des succès ; ce défaut de patience pour arriver à un but qu'on ne peut atteindre d'un seul coup ; une trop grande prévoiance de toutes les difficultés d'une entreprise, qui déterminent le grand Home à ne pas tenter un succès trop incertain ou trop coûteux.

L'Auteur met en opposition la défiance de ses forces, qui excite l'home médiocre à profiter de tout ; son activité qui fait passer tous ses desirs en actions ; son attention à se concentrer dans un seul objet ; sa vigilance sur les moindres détails, qui sont son élément ; sa persévérance à attendre, à préparer l'événement, qui le flatte dans le lointain ; la foiblesse de sa vue, qui lui dérober les plus grands obstacles d'une entreprise, & qui rend sa témérité heureuse : Voilà la première Source de l'inégalité des succès du grand Home & de l'Home médiocre.

L'Au-

L'Auteur découvre l'autre Source de cette inégalité dans la droiture & dans la noblesse des Sentimens du grand Home.

I. Une Ame vraiment grande n'a que des prétentions dignes d'elle; elle ne sollicite que ce qui lui est dû. De ce sentiment naît une sécurité qui lui est souvent funeste.

II. Elle se trouve éloignée du succès, non seulement par la persuasion de ses droits, mais encore par la légitimité des moyens qu'elle emploie pour les faire valoir: De là cette fierté, qui la fait résister ouvertement aux obstacles, tandis que l'Home médiocre va chercher dans la souplesse & dans l'intrigue, ce que le courage & la force lui refusent.

III. Le grand Home est incapable de cette dissimulation, ou, si l'on veut, de cette finesse, dont la médiocrité a besoin de s'envelopper; & quels coups ne peut-on pas porter à une Ame qui se montre toute entière sans précaution ni réserve?

IV. La confiance avec laquelle procède le grand Home est une suite de la bonne opinion qu'il a des Homes; sa droiture ne lui permet pas de craindre des embûches, parce qu'elle y voit trop de noirceur.

V. La marche du grand Home est uniforme; on est toujours sûr de le rencontrer

trer dans les voies de l'honneur & de la droiture, & par conséquent de lui opposer des barrières, tandis que l'Homme médiocre est un Prothée, qu'il n'est pas facile de saisir.

VI. Le grand Homme est plus exposé à la jalousie ; il dédaigne de recourir aux Protections souvent les plus efficaces. L'Homme médiocre au contraire trouve bien des personnes qui lui ressemblent, disposées à le servir, contre un mérite qui les ofusque ou qui les condamne.

M. l'Abé BERGIER débute dans son Discours, par établir le fait avant que de résoudre la question. *Avec un extérieur séduisant, & l'heureux talent de plaire, l'Homme médiocre fait souvent surprendre notre admiration, s'attirer notre confiance, se faire une réputation & une fortune aux dépens des plus grands Hommes. Dans la Société, un caractère frivole ou dangereux est acueilli à la faveur des graces qui l'environnent ; bientôt il prend de l'ascendant sur l'Homme de mérite ; & s'il ne parvient pas à le rendre méprisable, il ne réussit que trop aisément à le rendre ridicule. Dans l'empire des Lettres, l'Auteur qui instruit est moins sûr des applaudissemens que celui qui amuse ; le vrai Savant se tait devant le Bel-Esprit. Sur le Theatre de l'ambition,*

*bition, le Courtisan agréable éclipse le Héros, l'Homme d'Etat; des récompenses refusées à de longs travaux, à d'importans Services, sont prodiguées à l'adulation, à la brigue, à l'importunité.*

C'est sous ce dernier point de vüe que l'Auteur s'atache à considérer les disgraces trop ordinaires à un grand Home. Il en trouve le principe, & dans ses Vertus & dans les Vices des autres. *Il est presque toujours moins propre que l'Homme médiocre à briguer les avantages de la Fortune; & ceux qui les dispensent, sont moins portés à les lui acorder.*

*L'on n'est grand que par de grandes Vertus; & les Vertus sont imparfaites sans la modestie, le désintéressement, la candeur: Voilà le sceau du vrai Mérite, & la source de bien des revers.*

Les Sentimens qui forment les grands Homes ofrent un contraste frappant avec le caractère de l'Ambition. *Tantôt fière & impérieuse, elle anonce ses vües, & se flate de mériter les Dignités par la seule hardiesse d'y prétendre; tantôt souple & rampante, elle cache ses projets, feint de n'aspirer à rien, pour parvenir plus sûrement à tout. S'agit-il de surprendre l'estime publique? On affecte la probité, le désintéressement, la franchise. S'il faut*

faut gagner la confiance du Maître, on fait montrer du zèle, de l'application, se parer à propos du travail & des lumières d'autrui.

Pour se faire des Protecteurs, on étudie leur caractère; on entre dans leurs goûts; on se prête à leurs passions; on tire parti de leurs vices. Pour écarter des Concurrrens, on ex-ténue leurs talens, on déprîme leurs succès, on empoisonne leurs démarches; on met en usage les soupçons, la malignité, la perfidie. . . .

Un grand Home, avec de la Vertu, n'a qu'un seul moïen pour s'élever, le Mérite; un Home médiocre, avec de l'Ambition, peut faire jouer autant de ressorts qu'il y a de Passions capables d'agiter les Cœurs.

L'élevation du génie, le courage, la fermeté, qui caractérisent un Héros, le rendent peu propre à joïer le rolle insipide de complaisant & d'adulateur. Il ne cherche pas à plaire, parce qu'il ne pense point à séduire; il parle avec liberté, il agit avec confiance. . . .

Quand l'austère Vérité veut se faire entendre, c'est sa bouche qu'elle prend pour son organe. Ce ministère est dangereux; mais celui qui sait envisager la mort de sang froid, tremblera-t-il à l'aspect d'une disgrâce? Le Crime seul peut épouvanter un grand Cœur; peut-être verra-t-il sa Fortune renversée; mais ses débris même seroient un trophée pour la Vertu.

M. l'Abé BERGIER retrace ensuite les vices, qui dans les dispensateurs des graces en tarissent la source pour les grands Homes. *Lorsque la Fortune voulut se joüer de l'Univers, & punir Rome de ses prospérités, elle plaça sur le Trône des Césars, des Homes qui n'avoient rien de grand que leurs Vices. Sous ces Règnes odieux le Mérite fut pros crit, les Richesses & les Dignités devinrent la proie des Talens pernicieux ou frivoles.*

Le Luxe amena par degrés cet excès de corruption; à sa suite marchoit l'Ignorance, ou plutôt le faux Goût, plus spernicieux qu'elle, parce qu'il est plus incurable. C'est lui qui en méconnoissant le vrai mérite, en éteint l'émulation; en humiliant les Talens par d'injustes préférences, il les bannit pour toujours. *Sous les Empereurs les plus dignes de comander, le bon Citoïen, lié par son devoir, servoit l'Etat au fond de sa Province & demouroit oublié. L'Home inutile, guidé par l'Ambition, voloit à Rome, perçoit la foule, arrivoit aux pieds du Trône, faisoit souvenir de son existence. Dans les beaux jours de la République, pour parvenir aux boneurs, il faloit faire son devoir, & c'est le propre des grands Homes: Après l'établissement de l'Empire, il falut faire sa cour, & c'est où brillent les Homes médiocres.*

Erreurs,

Erreurs, foiblesse, ingratitude, jalousie, tels sont les vices qui traversent souvent le grand Home dans la carrière de l'Ambition. Loin d'oser lui prédire une destinée brillante & l'ascendant sur ses Rivaux, je ne vois autour de lui que des écueils. Je crains ses propres Vertus, sa modestie, son désintéressement, sa droiture; je crains les artifices de ses Concurrrens, leur avidité, leur perfidie; je crains le jugement d'un Siècle frivole, les intrigues de la Cour, les passions des Grands, les caprices de la multitude, les bizarreries du sort. . . . Si un Astre favorable le fait échapper à tant d'orages, je regarde sa prospérité come un prodige, & il n'appartient qu'à un nouveau TITUS de renouveler souvent à nos yeux cette merveille.

Après la lecture des deux Discours couronnés, Mr. l'Abé d'AUDEUX, déclara que l'Académie avoit ajugé le prix des Arts à un Mémoire qui a pour devise:

Son secours me fortifie,  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.

Rouss. Odes sac.

Un autre Mémoire, qui a pour Devise  
vivere bis, vitâ priore frui. MART. lib. 10.  
E e 2 Ep.

Ep. 13. a obtenu l'accessit. M. BRUAND, Médecin à Besançon, en est l'Auteur.

L'Académie avoit demandé *la manière la plus simple & la plus sûre de rappeler les Noïés à la vie.* L'Auteur anonime du Mémoire couronné s'atache d'abord à découvrir la cause qui fait périr les noïés; c'est de cette découverte qu'il fait dépendre la manière la plus efficace de les secourir.

Des expériences & des observations, puisées dans les meilleures sources, déterminent l'Auteur à conclure. 1°. Que la dilatation & le gonflement des bronches du poumon ne sont causés que par l'eau, que les Noïés ont inspirée, & que cette eau, en remplissant les bronches en a chassé l'air qui y étoit renfermé. 2°. Que la circulation du sang n'a cessé, que faute de nouvel air, qui pouffat le sang dans la veine pulmonaire, pour le conduire au Cœur. 3°. Que le Cerveau est engorgé par le sang artériel plus abondant en cette partie, où il a reflué à mesure que son cours a été arrêté dans les autres vaisseaux: D'où l'Auteur conclut ultérieurement, que c'est par des conjectures hasardées, qu'on a attribué la mort des Noïés à la dilatation de l'air dans les bronches du poumon, ou à la  
même

même cause qui interrompt la circulation du sang dans l'apopléxie & dans la suffocation.

Les secours que l'on peut donner aux Noyés doivent donc tendre 1°. A rétablir la chaleur naturelle & la circulation arrêtée. 2°. A débarraffer la poitrine & le cerveau du sang dont ils sont engorgés. 3°. A vuides les bronches du fluide qui a été inspiré.

L'Auteur, d'après ces principes, réproûve la méthode d'exposer les Noyés à une chaleur violente, de les suspendre par les pieds, de les agiter dans un toneau, ou de leur doner la torture en d'autres manières. Une raréfaction subite des liqueurs peut être plus dangereuse que leur stagnation accidentelle; des mouvemens violens & déréglés peuvent ranimer la circulation du sang, mais aussi ils sont plus propres à surcharger le cerveau qu'à le débarraffer.

L'Auteur, prenant ensuite pour guides Mrs. LOUIS & de SAUVAGES, conseille l'usage des sternutatoires pour faire impression sur les organes & pour les ranimer. Cet usage est fondé sur la dépendance qui se trouve entre les narines & le diaphragme. On peut souffler un air chaud dans la bouche, en pinçant les narines; les frictions faites avec des linges chauds sur toute l'habitude

bitude du corps produiront un bon effet. Il ne faut employer les émétiques qu'après que le Noié a doné quelque signe de vie, & que ses organes ont repris leurs fonctions. La Saignée du pied est inutile; celle de la jugulaire a des succès confirmés par les expériences de M le Baron de HALLER. La bronchotomie ne doit plus être tentée, dès qu'il est démontré que la Saignée de la jugulaire, en désemplissant les troncs veineux, débarasse le cerveau du sang, qui y étoit retenu par la dilatation forcée du poumon, & qu'elle suffit pour rétablir la circulation. On peut en assurer le succès par l'irritation causée aux intestins, par la chaleur & par la fumée stimulante du tabac. Dans un cas pressant, on se servira d'une pipe ou d'un chalumeau; un suppositoire de tabac du Brésil est un stimulant qui peut produire le même effet; au reste l'Instrument décrit par Thomas BARTOLIN, & perfectionné par M. MUSCHENBROECK est le plus comode. Des peaux de Moutons, récemment écorchés, sont très-propres à ranimer peu à peu la chaleur naturelle; on l'a heureusement éprouvé en 1757. sur la Frégate *la Minerve* de l'Escadre de M. de SABRAN. Les fonctions vitales ainsi rétablies, par la fumigation intérieure du tabac & par la  
chaleur

chaleur naturelle appliquée extérieurement, il reste à dégorger les bronches du poumon, qui au bout de quelques heures contient encore la moitié du fluide qui y étoit entré par l'inspiration. On excitera le Noié à vomir l'eau, en introduisant dans l'œsophage à diverses reprises, une plume avec ses barbes; en employant les pétiions expectorantes émétisées, l'oximel scillitique, & semblables Médicamens, dirigés suivant les cas, par la prudence des gens de l'Art.

De tous les moiens éprouvés jusqu'à présent, le plus prompt & le plus efficace paroît être le bain de cendres, dont on est redevable à la sagacité de M. DUMOULIN Médecin à Cluni. Pour faire ce bain, on prend des cendres qui n'aient point encore été employées; on les met dans des Chaudières sur le feu, pour leur ôter l'humidité & leur doner une chaleur convenable. On en fait étendre sur un lit, de l'épaisseur de quatre doigts; on y couche le Noié tout nud; on le couvre d'une pareille quantité de cendres; on lui garnit le col d'un bas & la tête d'un bonet, dans lesquels on a mis également des cendres, & l'on étend sur lui le drap & la couverture. Si dans le court espace que le bain

de cendres exige , pour rétablir la circulation , on n'obtient pas l'effet désiré , on peut recourir aux autres moiens indiqués , qui réussiront d'autant mieux , que le bain de cendres leur aura préparé les voies.

Mais pour tout prévoir , dans une matière si intéressante , il faut supposer le cas où l'on seroit dépourvu d'habitation , de cendres & de tout autre secours usité ; les rivages de la mer , de la plûpart des rivières & des torrens en offrent un , qui pourra suplérer aux autres. En été le Sable échaufé par l'ardeur du soleil , remplacera les cendres. Les parties salines & sulphureuses qu'il contient , & sa chaleur , que l'on pourra moderer , en y mêlant d'autre Sable ramassé à l'ombre , doivent ranimer la chaleur naturelle , & la circulation arrêtée. Dans les saisons & dans les régions froides , il est rare de ne pas trouver sur la terre , ou sur le rivage , du bois , des broffailles , des débris , que les eaux charient , & que l'on peut employer , en les brûlant , à échauffer le Sable. Pour suplérer aux couvertures , l'humanité invite à se dépouiller en faveur de son semblable ; cet habit , cette chemise , encore animés de la chaleur naturelle d'un corps sain , sont le secours le plus décisif pour rendre un Noié à la

à la vie. On peut encore ajouter la précaution, de lui faire prendre un verre de vin tiède; ce cordial est le plus simple & le plus aisé à trouver. S'il ne peut pas l'avaler, le picotement excité par le vin dans la bouche, peut le ranimer insensiblement; on gagnera ainsi du temps, pour courir aux habitations les moins éloignées, pour y préparer les secours, & pour y transporter au plutôt le Noié, avec toutes les attentionès que son état exige, & que les circonstances peuvent permettre.

M. le Président annonça ensuite les Sujets du concours des Prix de l'Année prochaine en ces termes :

*L'Academie distribuera le 24. d' Août 1759. deux Prix fondés par feu M. LE DUC DE TALLARD, & un troisiéme fondé par la Ville de Besançon,*

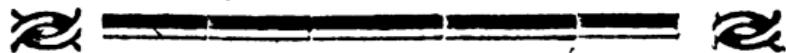
*Le Prix pour l'Eloquence est une Médaille d'or de la valeur de trois cens cinquante livres. Le Sujet du Discours, qui doit être d'environ une demi-heure, sera cette Pensée de Bacon : C'est une marque certaine de grandeur d'ame, lorsque les honeurs rendent un home meilleur.*

*Le Prix pour la Dissertation littéraire est une Médaille d'or de la valeur de deux cens, cinquante livres, dont le Sujet sera : Quelles ont été les principales Villes de Franche-Comté de-*

puis le onzième siècle, & quelle en a été la Capitale? Cette Dissertation doit être d'environ trois quarts d'heure de lecture, non compris le chapitre des preuves, qui devra être placé à la fin de l'Ouvrage.

L'Académie, aiant réservé le Prix d'Erudition de cette Année, en aura deux de ce genre à distribuer l'Année prochaine: Elle se déterminera, par le degré de mérite des Dissertations, à donner ces deux Prix à une seule ou aux deux meilleures.

Le Prix pour les Arts est une Médaille d'or de la valeur de deux cens livres, destinée à celui qui indiquera, La meilleure manière d'occuper les Pauvres en Franche-Comté, relativement aux besoins & aux ressources de cette Province, & principalement de la Ville de Besançon.



SEANCE de l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles-Lettres de PARIS.

DANS une Assemblée tenue le 1er. Septembre, Mr. l'Abé DURESNEL, Directeur, proposa à l'Académie, de donner un  
» Témoinage public d'estime & de consi-  
» deration à Mr. *Fréd. Sam. SCHMIDT,*  
» Fils

„ Fils de Mr, le Principal du Colège de  
 „ Berne, qui s'est fait un Nom dans la Ré-  
 „ publique des Lettres, par des Ouvrages  
 „ où l'Érudition & la Critique se font égale-  
 „ ment remarquer. ” L'Académie, persuadée qu'il est de son devoir & de son intérêt d'entretenir avec les Savans étrangers un Commerce utile aux progrès des Lettres, mit, par une délibération unanime, Mr. SCHMIDT au nombre de ses Correspondans, & chargea Mr. LE BEAU, son Secrétaire perpétuel, de lui expédier des Lettres de Correspondance suivant l'usage & dans la forme ordinaire.

Mr. LE BEAU accompagna cet envoi d'une Lettre fort obligeante, dont voici le précis:

*L'Académie, par estime pour votre Erudition, a voulu resserrer d'avantage les Liens de Correspondance, qu'elle a avec vous depuis quelque tems : Elle vous donne le Titre de Correspondant, qu'elle a coutume de donner aux Etrangers & aux Renicoles illustres, qui entretiennent comerce avec elle. M. le Comte de CAYLUS, qui est en relation particulière avec vous, en a fait la proposition : Elle a été acceptée avec ce concert, qui fait la preuve la plus certaine du mérite. J'aurois souhaité que vous eussiez pu être Témoin des éloges que tous nos Académiciens donnoient à vos Ouvrages & à vos*

tra-

travaux littéraires , qui , soutenus par cette noble ardeur , dont vous êtes animé , produiront les plus grands fruits. A l'âge où vous êtes , déjà initié dans les plus profonds mystères de la Littérature la plus rare , que n'avons nous pas à espérer de ces commencemens , qui honoreront la vieillesse d'un autre ! Je vous ai en conséquence expédié des Lettres de Correspondance , & si Dieu me conserve la vie encore quelque tems , j'espère vous en expédier d'autres , qui vous lieront encore plus étroitement à nous. J'ai la plus grande joie du monde d'être en place de vous envoyer ces marques de nôtre estime &c.

---

#### P R I X d'Eloquence de l'Académie Française.

L'Académie Française propose pour Sujet du Prix qu'elle distribuera le 25. Août 1759. *L'Eloge de MAURICE , Comte de Saxe , Maréchal de France.*

Ce Prix consiste en une Médaille d'or , de la valeur de 600. Liv. formé des Fondations réunies de Mrs. de BALZAC , de CLERMONT-TONERRRE Evêque de Noyon , & GAUDRON.

Le Discours ne doit être que d'une demi heure de Lecture au plus , & il faut qu'il soit muni de l'Aprobation de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris.

PRIX proposé à l'Académie Roïale des Sciences.

UN Anonime zélé, desirant d'être utile à sa Patrie, a fait remettre à l'Académie une Some de cinq cens Livres, pour être donnée par forme de Prix à celui qui, au jugement de l'Académie, réussira le mieux à déterminer les moïens les plus propres à porter la perfection & l'économie dans l'Art de la Verrerie.

Les Savans & les Artistes de toutes les Nations sont invités à travailler sur ce sujet, sans en excepter même les Affociés étrangers de l'Académie. Les seuls Académiciens renicoles sont exclus, come des autres Prix proposés par l'Académie.

Ceux qui composeront sur cette matière sont invités à écrire en *François* ou en *Latin*, mais sans cependant les y astreindre; ils pourront écrire en telle Langue qu'ils voudront; l'Académie fera traduire leurs Ouvrages.

Le Prix sera ajugé à la première Assemblée de 1760. & les Ouvrages seront reçus jusques au 11, Novembre 1759.



## R E P O N S E

*A la Lettre écrite à Mrs. les Editeurs, au  
sujet du Génipi.*

C'Est avec beaucoup de respect, que je hazarde ici de répondre à la Lettre, qu'un Anonime vient d'inferer dans le dernier Journal. Il s'y déclare Protecteur du Génipi, mais il paroît un peu irrité, qu'on ne veuille ni entrer dans ses sentimens, ni jurer sur son Expérience. D'abord il s'est trouvé offensé du terme de Relique. J'ai vû un Membre de cette vénérable Société, qui me monroit un reste de *Génépi* dans une petite bouteille, en disant: *Je ne donerois pas ceci pour tout l'Or du monde; c'est pour mon usage, & celui de ma Famille.* Il gardoit cela come un préservatif pour bien des Maladies. Que pourroit-on dire de plus d'une Relique? Et ne peut-on pas l'a nommer à juste titre *Sainte Relique*, puisqu'elle est entre les mains des Théologiens? C'est peut-être à cette charitable distribution, qu'il faut atribuer l'effet miraculeux, que produit cette Plante entre les mains des Pasteurs; ou, est ce peut-être, parceque les Médecins n'ont pas exactement mesuré

mesuré l'intervale, qu'il falloit entre chaque Tasse de ce Thé, come nôtre Observateur nous l'indique, que cette Plante a produit un mauvais éfet? Le Défenseur du *Génipi* s'en raporte à l'Expérience, contre laquelle doit échouer toute Théorie, qu'il rejette totalement. Il croit se retrancher par là dans un Camp inataquable. Il est vrai, que l'Expérience est souvent le guide du Médecin, mais la Théorie ne lui done pas moins de lumière, & sans elle, le plus grand Empirique est un Home qui a l'Epée à la main, mais qui ne fait pas faire des Armes. Ce même Ministre, qui doit avoir guéri 60. Pleurétiques, m'a avoué, lui même, si je ne me trompe, qu'il en mourut un de ce nombre: Les autres doivent leur existence au *Génipi*! Qu'il me soit permis de douter, que ces 59. aient été de vrais pleurétiques; on ne prend que trop facilement chaque point entre les Epaules pour la pleurésie. Qu'il me soit permis de douter encore, que ce soit ce Divin *Génipi*, qui les ait tirés d'affaire: Si c'est lui, pourquoi fait-on précéder la Saignée, qui très souvent délivre le Malade de son point quelques momens après? Oui; c'est le *Génipi* qui vous a ôté le point; c'est lui, qui a sù subtiliser le Sang dans les Poumons, car c'est la partie

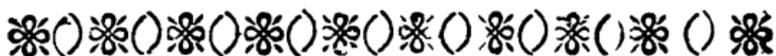
tie la plus ataquée dans les Pleuresies : Ce sont ces deux premières Tasses sans doute , qui dans moins de deux heures , ont pénétré & subdivisé 30. ou 40. livres de Sang , qu'un Homme peut avoir. On vous dit bien plus , vous ferés infailliblement débarassé de vôtres point , & cela dans deux heures *Isthoc est sapere , non quod ante pedes est videre , sed futura prospicere.* CIC. Bientôt Mrs. les Pasteurs de la Campagne nous donneront des Observations , qu'en tatant le Pouls , ils ont su prédire deux fois 24. heures à l'avance une hémorragie , come l'a remarqué un Médecin *Espagnol.*

C'est enfin le *Génipi* , avec lequel on tourmente le Malade pendant plusieurs jours : Aucun raisonnement phisique ne sera capable d'empêcher Mrs. les Pasteurs de le donner au Solstice même , ou toute l'Atmosphère , ce Fluide qui nous enveloppe , est imprègné & rempli de feu ; cette matière même , qui pénétre tout nôtre Corps , ne leur est d'aucun obstacle ; il faut ajouter encore un feu étranger pour faire suer les Malades. S'il n'y avoit que ce Raisonnement , il suffiroit pour les faire sortir de leurs retranchemens.

Venons à la Conclusion de la Lettre de l'Anonyme , qui est toute théologique , mais peu charitable : Nôtre Partisan du *Génipi* sou-

souhaiteroit, que nous eussions des remèdes spécifiques pour toutes les Maladies ; Que deviendroient les Médecins, ces Ministres de la Nature ? Ils seroient bientôt exclus de toute Société.

A la fin il bénit Dieu de l'effet, que produit le *Génipi* : Je crois, sans me flater, qu'on n'auroit pas moins de raison de rendre graces à Dieu, des moïens qu'il a mis entre les mains des Médecins pour guérir les Pleurésies, sans *Génipi*, sans Règlisse & sans Figues.



O U V R A G E N O U V E A U.

**D**IOGÈNE A LA CAMPAGNE, *Comédie en Prose, de trois Actes, avec un Prologue & la Fable des Castors, précédée d'un Discours de l'Auteur à ses Amis : Acompagnée de Couplets & du Rondeau des Moissonneurs.*

Tel est le Titre d'une Brochure d'environ 130. p. in 8vo. que M. MARCET de MEZIERES (\*) vient de faire imprimer à Genève, chez *Henri Albert Goffe & Comp.*

F f

Le

---

(\*) Il y a dans plusieurs de nos Journaux diverses Pièces de cet Auteur, qui ont été goûtées du Public.

Le Discours à ses Amis ou Concitoïens, qui en fait le début, roule en partie sur la Constitution de l'Etat Républicain. *On peut être Citoïen, dit l'Auteur, sans être véritablement Républicain. La Naissance fait l'un; la conoissance exactte de tous ses Devoirs envers la Patrie forme l'autre. Un Citoïen, qui ne s'occupe que de lui même, de ses plaisirs, des besoins dont il est environé, ou de sa fortune dans le dehors, peut jouir de tous les Droits utiles, civils, honorifiques de l'Etat, acquis par la liberté. Le Républicain porte ses vues plus loin. Non content de jouir de cette Liberté, dont il conoit tout le prix, il est attentif à la maintenir, à se faire une idée saine & juste des Loix, qu'elle a trouvé bon de consacrer, à pénétrer les Homes qu'il prévoit devoir lui être présentés pour les faire exécuter, à prévenir de tout son pouvoir, les divisions & les troubles, capables d'alterer la Constitution de l'Etat. Il faut donc qu'un Républicain aime & conoisse l'exacte justice, sans acception de persone, sans caprice, sans partialité, sans jalousie, sans haine. En un mot, il faut qu'il soit intrinsèquement vertueux &c.*

Il étoit naturel de citer ici l'Illustre M. DE MONTESQUIEU; mais M. MARCET ne se borne pas à apuier son Sentiment d'une Autorité si respectable; il s'atache encore à réfuter

ter un Auteur célèbre, qui s'est éforcé dans un Vol. de ses Oeuvres, d'anéantir tout ce que M. de MONTESQUIEU a dit du Gouvernement Populaire ou Démocratique.

Après cette réfutation, qui nous a paru forte & judicieuse, l'Auteur vient à ce qui a occasionné la Pièce. Ce n'est qu'à une simple plaisanterie, que l'on doit son existence. Le Titre en fut imaginé, avant qu'il en eût aucune idée. Aïant travaillé à quelques Scènes, elles plurent à diverses personnes de goût, qui invitèrent Mr. MARCET à continuer. Ces personnes en parlèrent à des Amis, & ce qui est singulier, l'Ouvrage fut critiqué, approuvé, loué, blâmé, avant qu'il fut à beaucoup près fini. Les fausses idées que l'on s'en étoit faites ont donné lieu au Prologue; de-même qu'à l'impression de la Pièce, car l'Auteur, après deux Représentations qui s'en firent avec succès à *Carouge*, les 29. & 31. Août dernier, aïant vû que les controverses n'étoient point ralenties, & qu'il se répandoit des Copies défectueuses, des Lambeaux tronqués & mal cousus de son Ouvrage, prit le parti de le rendre public, afin que l'on ne mit pas sur son compte les fautes d'autrui.

En parlant de la Comédie, M. MARCET raporte, que BERTHELIER, ce *generoux*

*Martir de la liberté de Genève*, se servit d'une espèce de Comédie, en usage dans ce tems-là, pour conoitre, instruire, gagner de jeunes Citoyens en faveur de cette Liberté, dont il sentoît tout le prix.

Sur cette Question, convient-il d'introduire un Spectacle dans un Etat Républicain? L'Auteur répond: *Qu'il n'est pas bien évident que le Spectacle, par lui même, ait corrompu les Mœurs des Grecs, qui en faisoient tant de cas, non plus que des Romains, qui l'aimoient extrêmement; mais qu'il est très possible, qu'on s'en soit servi, pour accélérer la corruption. Si dans une République, pareille crainte avoit quelque fondement, le Spectacle doit en être banni sans retour, puisqu'en faisant le profit des Puissans, il feroit la perte des autres & celle de tout l'Etat.*

*On ne sauroit disconvenir, que la plupart des choses ne sont mauvaises que par les abus. De quoi ne peut-on pas abuser? Mais il est juste de convenir aussi, qu'il y a des objets plus susceptibles d'abus les uns que les autres. La Comédie peut fort bien être dans ce cas. J'ai cependant assés bone opinion de mes Compatriotes, pour oser dire que chez nous, un Spectacle prudemment dirigé, pourroit, sans être dangereux, se rendre aussi utile, instructif qu'amusant.*

Enfin l'Auteur termine ce Discours préliminaire

minaire, qui est en même tems historique , politique & critique , par un Eloge du Personnage principal de sa Comédie : **DIOGENE** , dit-il , *si l'on fait abstraction de ce qui peut avoir un rapport direct au Cinisme, mérite d'être mis au rang des grands Hommes de l'Antiquité : Il raporte quelques traits de sa Vie & ajoute : Ce que j'expose ici de ce Philosophe ne sauroit manquer de faire tort aux raisonnemens que je lui prête dans le cours de ma Pièce ; mais la Vérité me sera toujours plus chère que mes propres intérêts &c.*

Le Prologue est composé de 2. Scènes. Dans la 1<sup>re</sup>. l'Auteur paroît , tenant au mains son Manuscrit , qu'il s'aplaudit d'avoir subtilement repris aux Comédiens. Le Directeur de la Troupe & un autre Comédien font leurs efforts pour l'engager à le leur rendre, & combattent inutilement les raisons qu'il allègue pour s'en dispenser.

Dans la 2<sup>de</sup> Scène la Dame **LE MOINE** & une autre Comédienne surviennent & le voient absolument décidé à garder sa Pièce , s'avisent d'un Expédient qui leur réussit : Elles le menacent de représenter sa Pièce comme elles pourront , d'y ajouter du leur , lorsque la Mémoire se trouveroit en défaut , & surtout de la remplir d'équivoques & de jeux de mots , que l'Auteur hait souverainement.

## L'AUTEUR.

*Ma foi, Madame, vous faites la preuve d'une vérité que je n'ai jamais eû la temérité de révoquer en doute : C'est celle que lorsqu'une Femme veut absolument quelque chose, il faut sans tarder la satisfaire, sinon elle saura trouver des moïens pour l'obtenir, que tous les Homes ensemble n'imagineroient pas &c.*

La Fable des Castors, qui suit le Prologue, a pour but de prouver, que l'on critique souvent sans conoissance de cause, des choses bones en elles mêmes, & que l'on est forcé de reconoître pour telles, après un examen plus réfléchi.

La Ière Scène de la Comédie est un Monologue de MENAS, Disciple de DIOGENE, qui est parti en diligence pour avertir ce Philosophe d'une Conférence qui doit se tenir à Athènes sur le Souverain Bien. Arrivé à Karouge, & embarrassé pour trouver DIOGENE, il aperçoit un Toneau, où il dormoit d'un profond sommeil.

Dans la IIème Scène MENAS expose à DIOGENE le sujet de son Voiage. Celui-ci se récrie sur l'absurdité des Philosophes, qui prétendent tout approfondir & tout assujettir au raisonnement, & il refuse de se rendre à Athènes. Il instruit ensuite MENAS,  
qu'il

qu'il se trouve à *Karouge*, une Troupe de Comédiens d'*Tonie*, qui y représente avec assés de succès, sur le refus que leur a fait le Sénat, de l'avis des Prêtres de *MINERVE*, de les souffrir à *Athènes*. Cette sévérité surprend *MENAS*, qui l'informe qu'à *Lacédémone*, où l'on est beaucoup plus rigide, on y a cependant reçu des Comédiens du Roi *PRUSSIAS*, en prenant à la vérité quelques précautions sur les Pièces à représenter & sur la conduite des Acteurs.

#### DIOGENE.

*Il est certain, qu'un Spectacle peut devenir aussi utile, que bien des Gens le croient préjudiciable. Lorsque l'on est Maître des conditions & du terme, il est bien aisé d'arrêter les abus que l'on craint.*

Enfin *DIOGENE* lui dit, que la principale raison qui l'engage à rester à *Karouge*, c'est l'amour que *CRITIAS*, Fils d'un de ses anciens Amis, a pour *ISMENE*, Fille de *DAMOCLE'S*, qui apporte à cette union des obstacles, que *DIOGENE* souhaite de lui aider à surmonter. *MENAS* rit du personnage que ce Philosophe se propose de jouer, sur quoi il lui fait cette belle réponse : *Apprens, mon Ami, que le caractère que l'on se donne en public ne sauroit empêcher les mouvemens du*

*Cœur : Que d'ailleurs le mérite reconu doit trouver des soutiens dans toutes les circonstances que la Vertu ne désavoue pas.*

CRITIAS survient à la 3<sup>me</sup> Scène: Il déplore sa situation: *Que je suis malheureux! J'ai perdu les Persones à qui je dois le jour dès ma plus tendre jeunesse! Mon Oncle PHILARQUE, m'ayant donné ses généreux soins jusques à l'âge de 17. Ans, partit avec ce qu'il pût ramasser de son bien, pour comerccer en Egipte, afin, disoit-il, d'augmenter la fortune de son cher Neveu. Les premières Années, on en reçut des nouvelles très gracieuses, mais depuis près de cinq Ans, on ne sait absolument point ce qu'il est devenu. Ces plaintes donent lieu à des Réflexions judicieuses, sur le desir immodéré d'aquérit des Richesses.*

Dans la IV<sup>me</sup> Scène, FOLIARQUE, Bourgeois d'Athènes, Partisan outré de la liberté, & en même tems Enemi juré de la Comédie, vient faire des reproches à DIOGENE d'avoir assisté à ce Spectacle. Il refuse longtems d'écouter ce que ce Philosophe veut lui dire; enfin il prend le change sur les raisonnemens captieux de DIOGENE & s'en retourne content, dans la persuasion que DIOGENE n'a vû la Comédie, que pour être mieux en état de la décrier. En s'en allant il dit à CRITIAS: *Et vous, jeune Home, faites sérieuse-*

*rieusement attention à ce que l'on vient de dire. Travaillés avec zèle à degouter tous vos Amis d'un amusement aussi frivole que pernicieux.*

CRITIAS.

*Je fais de vos avis le cas que je dois. Mais il me semble que le Luxe, qui fait tant de ravages parmi nous, qui est la cause de la ruine de beaucoup de Familles, mériteroit certainement l'attention de vôtre zèle pour le bien public.*

FOLIARQUE.

*C'est un Article très délicat d'autant plus que les Ordonances somptuaires, auxquelles le Peuple n'a point de part, étant poussées avec trop de rigueur, pourroient fort bien donner quelque atteinte à la Liberté.*

La Vme. Scène contient quelques réflexions, qui font une suite de la manière dont FOLIARQUE s'est retiré.

MENAS resté seul dans la VIme. se plaint que son Estomac a besoin d'être fortifié. Il se récrie sur l'injustice qu'il y a, dans un Pais où règne la Liberté, de vouloir à toute force assujettir ses Egaux à sa manière de penser.

La VIIme. Scène est un Dialogue de MENAS avec CRISEIS, Suivante d'ISMENE. Celle-ci marque sa surprise, de ce que des Philosophes, qui se plaisent à décrier les

Femmes, s'avisent de protéger des Amans. Dans la suite de cette Scène, CRISEIS fait une réflexion qui nous paroît fort en place: *Les Hommes, dit-elle, sont plus sensibles à la honte qui est durable, qu'à la punition qui passe bientôt. Il est surprenant que nos Législateurs n'aient pas tiré tout le parti qu'ils pouvoient d'une disposition du Cœur humain aussi frappante.*

La VIII<sup>me</sup>. Scène, qui est la dernière du I<sup>er</sup>. Acte, représente CRITIAS transporté de joie de ce que sa Maitresse l'a fait avertir d'une Visite qu'elle devoit faire à une de ses Amies, afin qu'il pût profiter de cette occasion pour la voir quelques momens au passage. Cette Scène se termine tout à fait au goût de MENAS, par l'invitation que CRITIAS fait à DIOGENE & à lui, d'accepter un Déjeuné dans une Chambre voisine dont il dispose.

Dans la I<sup>ère</sup> Scène du II<sup>me</sup>. Acte, MENAS seul, fait l'éloge du déjeuné, & des Vins excélens qu'il y a bû. Il parle à une Bouteille dont il boit à longs-traits avant que d'aler s'aquiter d'une Comission, que DIOGENE, lui a donnée.

La II<sup>me</sup>. Scène renferme l'entretien que CRITIAS a avec sa Maitresse. La Suivante d'ISMENE s'avise d'insinuer à sa

sa Maitraïſſe, qu'elle pourroit prendre de certaines meſures pour empêcher que ſon Père ne fut tout à fait le maître de la rendre malheureuſe. ISMENE la reprend ſévèrement & lui dit, *Apprenés, CRISEIS, que nôtre principal devoir conſiſte dans la retenue la plus ſcrupuleuſe. Une tache une fois faite à nôtre honneur, ou à nôtre réputation ne peut plus ni ſe couvrir, ni s'éſacer. En vain voudrions nous nous étourdir ſur un article auſſi délicat, l'expérience des autres, bien plus encore un ſentiment intérieur certiſient cette vérité. L'amour de CRITIAS m'eſt certainement très précieux, parceque j'en conois le principe; mais je fais encore plus de cas de ſon eſtime. Non, je n'accepterois pas le bonheur le plus grand, ſi l'ombre de la Vertu en étoit bleſſée.*

A la III<sup>me</sup>. Scène, DIOGENE vient avertir les deux Amans., que DAMOCLE'S & ſon Epouſe ſont entrés dans une Maiſon voiſine, & qu'il eſt à propos qu'ils ſe retirent, pour n'être pas vûs enſemble.

DIOGENE ſeul dans la IV<sup>me</sup> Scène, témoigne le deſir qu'il auroit d'entretenir DAMOCLES pour tacher de l'émouvoir.

MENAS, dans la V<sup>me</sup>. rend compte à DIOGENE de la Comiſſion qu'il lui a donnée, & lui remet des Lettres d'un Magiſtrat d'*A-*  
*thè*

*Thènes* qui le protège & qui lui promet, que si l'on ne peut obliger DAMOCLE'S à donner sa Fille à CRITIAS, ils auront dumoins assés de crédit, pour retarder tout autre engagement.

Dans la VI<sup>me</sup>. Scène une jeune Fille vient demander conseil à DIOGENE sur le choix qu'elle doit faire pour se marier. Sa Soeur a pris un jeune Home, qui la rend malheureuse; sa Voisine en a pris un vieux, qui a pour elle toutes sortes de complaisances.

#### DIOGENE.

*Le Mariage a beaucoup de rapport avec un Animal enchainé. Tant qu'il n'excède pas la longueur de sa Chaine, il se croit libre, il vit tranquile; mais s'il veut aller au de-là, le joug se fait sentir: Il s'en inquiète; il se tourmente: Alors tout est dérangé.*

A la VII<sup>me</sup>. Scène, DIOGENE & MENAS aperçoivent DAMOCLE'S & sa Femme qui viennent à eux. Leur entretien forme la VIII. Scène, qui est fort intéressante. DAMOCLE'S & son Epouse en dissentiment au sujet de CRITIAS, approchent de DIOGENE. AMINTE dit à son Epoux, *Les Richesses ont donc pris la place de la Vertu & des Talens? Le vrai Mérite, dont nos Pères faisoient tant de cas, ne se pèsera plus qu'au poids de l'Or dont on sera Possesseur.* DIOGENE, *que je vois,*  
ne

*ne croira pas que de pareils soutiens soient bien solides.*

## DAMOCLES.

*N'est-ce pas ce que l'on doit attendre de l'Apologiste de la pauvreté ?*

## DIOGENE.

*Quoique la pauvreté soit de mon goût, parcequ'elle me laisse l'Ame libre, je ne blame point ceux qui, possédant des Richesses légitimement acquises, n'en sont pas eux mêmes possédés. Elles peuvent aider un bon Cœur à manifester ses Vertus. Dans ce cas, l'Argent est un bon Domestique. Mais si on lui laisse prendre le dessus, le malheureux, qu'il maîtrise, n'offre plus aux yeux de la Raison, que les défauts marqués de l'Esclave le plus impertinent.*

*DIOGENE veut ensuite prouver à DAMOCLES qu'il doit s'en rapporter à sa Fille, pour le choix d'un Epoux : Si vous vous en rapportés, lui dit-il, au choix d'ISME'NE, qui sera certainement en faveur d'un Home de mérite; supposons que la Fortune de ces heureux Mortel soit bornée, il lui aura non seulement l'obligation d'une préférence désintéressée; mais encore celle de votre aprobation: Elle aura un Mari qui l'aimera, l'estimera; vous un Gendre qui vous honnera, vous servira avec un zèle animé & vrai, en-*  
*for*

Sorte que vous aurés marié vôtre Fille pour elle & pour vous. . . . . Mais , si au contraire, vous faites un choix purement relatif à la fortune, sans égard à l'inclination réciproque, vous aurés un Gendre, qui ne considerant sa Femme que de ce côté là, enviera même les Biens, que vous aures trouvé convenable de vous réserver. L'amour des Richesses, qui corrompt tout, rendra vôtre Fille malheureuse dans l'abondance même. Plus vous aures de tendresse pour elle & de raisons pour l'aimer, plus vous en ressentirés le contre coup. Il ne vous restera donc, que la triste preuve, que vous ne l'aures mariée ni pour vous, ni pour elle. . . . .

DIOGENE ajoute, Je n'ignore pas que CRITIAS adore ISMENE. Je m'intèresse pour lui, à cause de son vrai mérite. Vous étalés, depuis quelque tems, des richesses, dont la Source n'est pas trop connue. Si vous étiez recherché à ce sujet, come il est arrivé à beaucoup d'autres, je pourrois fort bien vous servir ou vous nuire. Faites y très sérieusement réflexions; le cas le mérite.

DAMOCLES un peu ému.

C'est surquoy je n'ai rien à craindre. Je suis toujours prêt à répondre à cet égard de ma conduite. Mais je crois devoir vous dire, que  
si

*si vous agissés come Ami de CRITIAS, vous êtes très mal habile à me faire la Cour. Adieu. !*

Dans la IX. Scène, DIOGENE voyant venir à lui BALTERNE, Philosophe Persan, dit à MENAS qu'il se propose de lui faire paier le mauvais compliment de DAMOCLES. C'est ce qu'il éfectue dans la Scène Xme. qui est un Dialogue fort vif & rempli de Raisonnemens instructifs. BALTERNE y fait l'éloge des Sciences & des Beaux-Arts. *Considerés, dit-il, une grande Ville, où les Sciences & les Beaux Arts sont en bonneur. Quelle magnificence publique & particulière ! Quelle étonante variété ! Que de beautés admirables ! Que d'amusemens gracieux ! Que de plaisirs animés ! Tout y rit, tout y plaît, tout y saisit délicieusement les Sens, l'Esprit & le Cœur ! Considerés encore l'harmonie qui en résulte : Le Pauvre vit avec le Riche & l'Aisé : Les uns & les autres concourent tous à se prêter des secours mutuels, dont l'efet est de procurer le bonheur comun.*

DIOGENE.

*Cependant, considerés dans cette grande Ville, combien elle renferme d'Ambitieux, de Débauchés, de Voluptueux, de Fourbes, de Fripons, de Scélerats ! Tous animés de l'ardente soif de s'enrichir à quelque prix que ce puisse être, afin d'étaler avec orgueil, le Luxe dont ils font leur idole ! Considerés encore, que pour un de ces Mortels, que les Dieux punissent en l'exauçant, il y en a mille qui, en se couchant, ne savent pas coment ils pourvoiront à leur subsistance le lendemain.*

DIOGENE dit encore, *Les Sciences & les Arts,*  
tels

*tels que vous les entendés, n'ont d'autres propriétés, que celle d'augmenter les besoins de l'Homme. Ces besoins font naître de nouvelles passions : Ces passions multiplient les vices : Cette malheureuse progression n'est que trop sensible de nos jours.*

BALTERNE.

*Prétendés-vous donc que les Hommes du premier rang, les Riches, les Aisés, se privent de ces gracieux amusemens, que l'Imagination, l'Esprit & le Goût ne cessent de leur offrir ?*

DIogene.

*Voilà précisément la source du mal. On veut remplir le vuide d'un Cœur corrompu & sans principe. Les règles de l'Ordre & du Devoir sont trop austères ; il faut donc des frivolités brillantes, qui ne réveillent que les Sens. Mais, BALTERNE, répondés moi avec franchise ; vôtre Conscience vous assure-t-elle, que par ces amusemens, dont vous faites vôtre unique occupation, vous remplissés, dans une juste proportion, les vœux que l'Etre des Etres a dû naturellement se proposer à l'égard de l'Homme ?*

BALTERNE.

*Mais je crois que c'est les remplir, que de jour de ses bienfaits & d'en développer toutes les douceurs à nos semblables.*

DIogene.

*Malheureux ! Les plaisirs des Sens vous aveuglent-ils assés, pour ne pas comprendre que nourrir ses Passions, c'est se préparer des remords!*

*Vous*

*Vous les sentirez, BALTERNE, plutôt que vous ne pensez. Ce qui fait aujourd'hui vos délices, peut demain devenir la cause de votre désespoir. L'Orgueil & la Présomption ne bravent jamais impunément l'Ordre & la Vertu.*

Quelques Réflexions sur cette Conversation forment la XI<sup>me</sup>. Scène.

L'arrivée de CRITIAS, qui s'informe de son Fermier GNATON, qu'on lui a dit être dans le lieu, fait la XII<sup>me</sup>. Scène & la Cloture du II<sup>me</sup>. Acte.

GNATON seul, cherchant son Maître, ouvre le III<sup>me</sup>. Acte.

DIOGENE & MENAS, qui surviennent, font la II<sup>me</sup> Scène. GNATON demande à DIOGENE ce que c'est que la Comédie. DIOGENE satisfait ainsi la curiosité: *Lorsqu'on y fait parler des Héros, des Rois, des Princes; qu'on y expose de grands intérêts, des Actions héroïques ou même atroces, cela s'appelle Tragédie. Les sentimens, dans toute la Pièce, doivent être nobles, grands, forts, extraordinaires, suivant la nature du sujet & des personnages. La Vertu y doit triompher, le Crime toujours être puni par le fait, la honte, ou les remords. . . .*

*Dans ce qu'on appelle Comédie, on y introduit des Personages de rang, de fortune & d'état différens. C'est la représentation de la vie privée. On y expose des aventures singulières, bizarres, plaisantes. On y fait la guerre au Vice: On fronde les ridicules. La bonne Comédie doit être une Morale vivante, égarée par des contrastes. L'utile doit toujours marcher avec l'agréable, l'enjoué & le plaisant.*

Une nouvelle Conversation d'EGLÉ, sur le Mariage, forme la III<sup>me</sup>. Scène.

L'arrivée de PHILARQUE, Oncle de CRITIAS, accompagné de MIRON, Amant de CRISEIS, rend la IV<sup>me</sup>. Scène fort intéressante. La joie que ressent GNATON, à la vue de son ancien Maître, fait l'éloge le plus complet de ce dernier. DIOGENE s'informe avec empressement, de ce qui lui est arrivé, & il apprend de PHILARQUE, qu'un Esclavage de plus de 4. Ans l'a mis dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles: Qu'il avoit envoyé précédemment à un intime Ami, une Cassette, contenant en or & en pierreries une Somme très considérable. PHILARQUE demande ensuite des nouvelles de son Neveu, & tout ce qu'on lui dit manifeste l'excellent caractère de ce jeune Home. Il en demande également de son Ami DAMOCLES, & informe de la conduite de cet Ami à l'égard de son Neveu, relativement à son amour pour ISMENE, il en est d'autant plus surpris, que c'est à DAMOCLES même, qu'il a envoyé sa riche Cassette; & toutes les apparences semblent annoncer la trahison & la mauvaise foi de cet Ami. Cette Scène, & la suivante, qui contient l'entrevue de l'Oncle avec son Neveu, doivent être lues dans l'Ouvrage même.

Dans la VI<sup>me</sup>. Scène, DIOGENE s'entretient avec DAMOCLES, qu'il envisage toujours comme coupable, & qu'il veut intimider en lui annonçant que l'on a des nouvelles de PHILARQUE.

Dans la VII. PHILARQUE se montre & DAMOCLES paroît le revoir avec joie. Son accueil surprend PHILARQUE, qui lui fait des reproches de  
sa

sa conduite envers son Neveu; tous les Interlocuteurs enchérissent à l'envi les uns des autres, pour confondre DAMOCLES, qui prenant enfin la parole, se justifie pleinement & donne des preuves évidentes de sa droiture & d'une Vertu peu commune. DIOGENE fait avertir la Femme & la Fille de DAMOCLES, qui paroissent à la VIII<sup>me</sup>. & dernière Scène. Tous les Acteurs sont satisfaits & font éclater leur joie. PHILARQUE termine la Pièce en disant.

*Alons; mais n'oublions jamais de remercier les Dieux, de ce qu'ils sont tôt ou tard favorables à la Vertu.*



SONGE A IRIS.

**J**E rêveis, ( loin de vous, c'est assés ma méthode ;

Et Songes en amour farent toujous de mode )

Je rêveis cette nuit, qu'au milieu des Amours

Il faloit, *Belle Iris*, décider pour toujous,

Si je voulois, inconstant ou fidèle

Bruler ou non, d'une ardeur éternelle.

» Vois, me disoit, le Prince des Amours,

» Parle D. . . surtout point de détours ;

» Vois cet Effaia brillant, leste, voyage,

» Enfans ailés, qui servent le bel âge :

» Ils sont badins, agréables, charmans. . . .

Je soupirois, je gardois le silence :

Prince lui dis-je ; un peu de Complaisance ;  
 » Voilà mon Cœur ; liés mes sentimens ;  
 » J'adore *Iris*, mais cette *Iris* aimable  
 » Aux yeux vainqueurs, au fourire agréable,  
 » A l'Esprit fin ; la Reine des attraits  
 » Qu'on doit aimer, pour chacun de ses traits ;  
 » Brune modeste, & que fit la Nature  
 » Pour alumer la flamme la plus pure ;  
 » Elle a. . . . . J'entends, répondit-il alors ;  
 » Je conois tout dans l'amoureux Empire,  
 » *Iris* a plus que tu ne pourrois dire,  
 » Un si beau choix excuse tes transports. . . .  
 Il bannit donc ces Enfans infidèles,  
 Et d'un Clin d'œil, il en fit paroître un,  
 Tendre, constant, & plus ardent qu'aucun,  
 Je l'acceptai, car il n'avoit point d'Ailes.



## E P I T R E

**R**ivale de VE'NUS, ô vous que la jeunesse,  
 Les graces, les plaisirs, les attraits & les ris,  
 Le Front paré de Myrthe, acompagnent sans cesse,  
 O ma vie, ô mes Dieux, ô vous charmante IRIS!  
 A mes bouillants transports, au feu qui me consume,  
 Seriez vous donc sensible, & les cruels amours ?  
 Des pleurs qu'ils m'arachoient avec tant d'amertume,

Vou-

Voudroient-ils, par vos mains, interrompre le cours?  
 Quoi! Vous éprouveriez la vive impatience,  
 Ce trouble, ce transport, ce doux ravissement  
 Qu'alume dans un Cœur un tendre engagement,  
 Et dont je sens pour vous toute la violence?  
 Vous m'aimeriez IRIS? Trop, flatteuse douceur!  
 Toute mon Ame, ô Ciel, peut à peine y suffire;  
 Et dans ces vifs transports, que mon amour m'inspire,  
 Je doute encor de mon bonheur!  
 Votre Bouche me dit: *Oui* TIRCIS, je vous aime.  
 Que ce mot, belle IRIS, est pour moi plein d'apas!  
 Je tremble cependant, hélas!  
 Que votre Cœur n'en dise pas de même.



LOGOGRIPHE.

**J**E suis Fille de l'Air; l'on ne me voit jamais.  
 Les Vents étendent mon empire  
 Et dans le moment où j'expire,  
 Au creux d'un Roc à demi je renais.  
 Mon nom contient un Pais de l'*Astique*;  
 Une Ville en *Hollande*, & l'autre en *Dauphiné*;  
 Et quand il plaît à qui m'a combiné,  
 Je deviens un Ton de Musique;  
 J'immortalise & PINDARE & ROUSSEAU;  
 Mes Bords sont environés d'Eau;  
 Je gouverne un état sur les Côtes d'*Afrique*,  
 Où le Chretien reçoit des Fers du Musulman;  
 Et j'embélis par ma structure  
 Un Temple à *Rome*, à *Stamboul* le Divan;  
 Des simples je fais des Victimes;  
 Je défens l'Innocence & je punis les Crimes;  
 Je nourris le Clergé; je nourris le Vieillard;  
 L'on me recueille sur l'Hymette;  
 Je fus au Ciel élevée sur un Char;

Je pârois après la Tempête,  
 Sur les Mats & sur le Gaillard :  
 De l'*Egyptien* idolatre  
 J'obtins des Autels à *Memphis* ;  
 D'un Sèxe leger & folatre,  
 Dans la Saison des amours & des ris,  
 Je relève les tendres graces !  
 Si je lui plais il plait par moi ;  
 De l'Orage quand les menaces  
 Répandent un cruel éfroi,  
 J'offre aux Vaiffeaux un sûr Azile,  
 Où dans un Parage tranquile  
 Ils bravent la Mer en fureur ;  
 Je mords le Métal le plus dur ;  
 DIANE trouve en moi le Nom qu'elle eût d'une Isle ;  
 Chez les Romains je divisois les tems ;  
 Victorieux, je montai sur le Trône  
 Des Empereurs de *Babilone* ;  
 Au fage Grec je confiai le Vents ;  
 Je fave un doigt d'une pointe inhumaine ;  
 Je caufai le Trépas du vaillant Fils d'ALCMEË ;  
 Par moi du Corps se font les mouvemens ;  
 Je fuis un Oifeau de Rivière ;  
 Et des Liqueurs la substance groffiére ;  
 Un fimple contre les poifons ;  
 Enfin, malgré l'éclat du Dieu de la lumière,  
 Si je manquois à l'Homme, il iroit à tâtons.



## A V I S.

**P**our l'Instruction des Sciences & Bellès-  
 Lettres, il s'est établi à Augsbourg, sous la  
 haute Protection de S. M. Imp. une Académie de  
 Cadets, composée des 3. Religions dominantes dans  
 l'Empire, desquelles chacune aura séparément son  
 Exercice de Religion & ses Protecteurs. Dans  
 cette

cette Académie, les Jeunes Personnes qui y entreront, auront, non seulement les Instructions pour toutes sortes de Sciences à leur choix, pour autant de tems que chacun y voudra rester; mais on y pourra de plus acquérir des places à perpétuité, en forme de fondation. On y aura toutes les attentions possibles pour le progrès des Etudes de la Jeunesse, selon les différens genres de vie, auxquels elle pourra être destinée, aussi bien que pour le comportement & l'éducation d'un chacun. On ne paiera pour chaque Sujet, que 200. fl. Argent d'Empire, annuellement, tant pour le Logement & la Nourriture, que pour les Informations & Instructions. Le surplus de ce qu'il convient de savoir au sujet de ce louable Etablissement, se trouve amplement & distinctement déduit dans un Plan, qu'on peut avoir gratis à Zurich, chez M. J. H. de Birch; à Berne, chez M. Gruner, Intendant de la Maison d'Interlachen; à Lucerne, chez M. Louis Göldlin; à Bâle, chez M. de Mechel; à Fribourg, chez M. le Conseiller de Reinold; à Soleure, chez M. le Conseiller Schvaller; à Schaffouse, chez M. le Comissaire Schalch; à Genève, chez Mr. Jacobi Libraire; à St. Gal, chez M. le Ministre Weguelin; A Sion, chez M. Bonvin, Comis des Postes; A Bienne, chez Mrs. Neuhauff & Walckert; à Neuchâtel chez les Editeurs du Journal Helvétique. On trouvera aussi dans les Villes-ci dessus, chez les mêmes, le Plan d'une Loterie perpétuelle, en faveur de cette Académie; ainsi que des Billets: Elle est composée de 100. Mille Billets à 10. Florins ce qui forme un Capital d'un Million. Il y aura 10. Mille Lots; le premier de 100. Mille Florins, 2. de 50. mille &c. Elle se tirera quatre fois par Année, & on prélèvera le 10. pour cent sur les Lots. Le 1er. Tirage s'est fait les premiers jours d'Octobre de cette Année; les sui-

vans

vans se feront annuellement au commencement de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre. Si l'on souhaite d'ultérieurs Eclaircissimens, on peut s'adresser à M. le Commissaire général SCHALCH à Schafoufe.

Le Mot de l'Enigme du Mois dernier est ST. MAGLOIRE & celui du Logogriphe CATE'CHISME.

T A B L E.

<b>C</b> ourte Remontrance d'un Apôtre aux Nations en Guerre.	347
Réflexions sur diverses Erreurs des Philosphes Payens.	352
Aux Editeurs à l'ocasion d'un Article concernant Saurin.	361
Réflexions sur la Lecture.	383
Lettre pour servir d'Adition à ce qui à été dit sur l'Histoire des Hérétiques du Moien-Age.	396
Séance Publiq. de l'Académie Royale de Nanci	405
---- de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Dijon.	411
---- de l'Académie des Sciences de Besançon.	412
---- de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres de Paris.	434
Prix de l'Académie Françoisse.	436
---- de l'Académie Royale des Sciences.	437
Rép. à la Lettre aux Editeurs au sujet du Génipi.	438
Diogène à la Campagne Comédie.	441
Songe à Iris.	459
Epitre.	460
Logogriphe.	461
AVIS, sur l'Etablissement d'une Académie.	463